

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

## NAZARETH (Souvenirs.)

A MA FEMME.

Sanctuaire béni, lorsque le crépuscule,  
Entre la nuit qui vient et le jour qui recule  
    Jette son transparent manteau,  
J'aime à m'agenouiller dans ta nef solitaire,  
Toute pleine d'encens, de fleurs et de mystère,  
    Et qu'éclaire un pâle flambeau.

Tout parle de repos dans ta petite enceinte  
    Si pieuse et belle à la fois ;  
Là le cœur est plus pur, la pensée est plus sainte,  
    Du ciel on entend mieux la voix.

Quand, abattu, plongé dans des flots de tristesse,  
Sous mon trop lourd fardeau, succombant j'allais choir,  
C'est là que je venais soulager ma faiblesse,  
Pleurer, gémir, prier, chercher un peu d'espoir.  
Je ne quittais jamais ton parvis, ô saint temple !  
Sans éprouver en moi des sentiments meilleurs,  
La Vierge aux doux regards, qu'en priant l'on contemple,  
A des bontés ici qu'elle n'a pas ailleurs.

De notre amour naissant, bien aimé sanctuaire,  
    Tu fus le berceau gracieux.  
Il était pur et saint, tu l'as rendu prospère,  
    Il nous suivra jusqu'aux cieux.

Oh ! que de fois, le soir, à genoux auprès d'elle,  
    Dans le silence du saint lieu,  
Ma prière, en passant, l'effleura de son aile  
    Avant de s'envoler vers Dieu.

Elle se dépouillait, au contact de cet ange  
Que tu laissas, Seigneur, descendre jusqu'à moi,  
Des désirs d'ici bas, terrestre, impur mélange,  
Et devenait aussi digne d'elle et de Toi.

Que j'aimais à la voir, pensive et recueillie,  
 Sous le regard de Dieu pencher son front serein !  
 Sa prière là haut devait être accueillie,  
 Car elle était si pure, elle montait si bien !  
 J'oubliais tout alors : et le ciel, et la terre,  
 Et la joie à venir, et les maux du passé,  
 Je murmurais son nom et c'était ma prière,  
 Je l'aimais..... hors de là tout était effacé.

Son front se relevait..... l'extase était finie,  
 De sa voix la plus douce elle disait " Partons.?"  
 Et, la main dans la main, de l'enceinte bénie,  
 Calmes et recueillis lentement nous sortions.

O jours bénis, moments d'ivresse,  
 Douce enfance de mon bonheur,  
 De l'amour première caresse,  
 Que vous êtes chers à mon cœur !  
 Partout je cherche votre trace,  
 Même au sein de transports brûlants ;  
 Plaisirs nouveaux ont plus de grâce,  
 Ils sont plus doux s'ils sont moins grands.

Cependant, temple saint, lorsque le crépuscule,  
 Entre la nuit qui vient et le jour qui recule,  
 Jette son transparent manteau,  
 Je reviens sans regrets dans ta nef solitaire,  
 Toute pleine d'encens, de fleurs et de mystère,  
 Et qu'éclaire un pâle flambeau.

Vois, nous venons tous deux, le cœur plein d'allégresse,  
 Te redire aujourd'hui que nous sommes heureux.  
 Nous reviendrons encore après que la vieillesse  
 Aura ridé nos fronts et blanchi nos cheveux.  
 Jusqu'au jour où la mort, avec sa faux immense,  
 Tranchera d'un seul coup le fil de nos amours,  
 Nous reviendrons, poussés par la reconnaissance,  
 Sanctuaire chéri, nous reviendrons toujours.

ERNEST MARCEAU.

## Une journée dans les Hautes Alpes. (1)

(CAUSERIE.)

Le canon du gouvernement de l'Italie-Unie tonnait en l'honneur de la fête du statut lorsqu'à six heures du matin, 7 juin 1881, une voiture des messageries fédérales Suisses, laissait le grand hotel des Iles Barromées. C'était la diligence qui allait de Stresa, sur les bords du Lac Maggiore jusqu'à Brieg en Suisse, en traversant les Alpes par la fameuse passe du Simplon. Cette voiture ressemblait assez aux anciens *stages* qui parcouraient autrefois notre pays, et dont on voit des gravures dans toutes les illustrations du bon vieux temps. Son personnel se composait du cocher, qui s'occupait des quatre chevaux, et d'un conducteur, une espèce de *factotum* qui portait l'uniforme de la confédération Suisse. Les passagers étaient au nombre de sept, trois américains avec un courrier, (ou agent de voyage) et "trois canadiens errants," comme dit la chanson. Le chemin longeait d'abord le lac, et nous pouvions ainsi contempler encore une fois la vue superbe qui se déroulait de toutes parts. Le *lago maggiore*, ainsi nommé parcequ'il est le plus grand des lacs du nord de l'Italie, mesure douze lieues de long, sur une largeur en moyenne de quatre milles et demi. Les eaux, d'un bleu foncé, baignent au midi les plaines élevées de l'Italie septentrionale, qui, par leur fertilité et la richesse de leur végétation forment un vrai paradis terrestre. Au nord s'élèvent les Alpes dans toute leur majesté sauvage ; et leurs crêtes, tantôt se dressant contre le ciel en pyramide rocheuse, tantôt se couvrant de glaces et de neiges éternelles forment un tableau, a la fois grandiose et terrible, La surface des eaux est parsemée d'ilôts mais les plus remarquables se trouvent devant Stresa. Ce sont les Iles Barromées dont

---

(1) Cette causerie fut lue lue à l'Union Catholique de Montréal, le 8 avril, 1881.

la première porte un village de pêcheurs, une autre le château héréditaire de la famille Barromée, et la troisième un jardin luxuriant. Les bords du lac sont ornés de villas élégantes qui semblent vouloir rivaliser avec la nature par la richesse de leurs parterres et de leurs avenues, et reproduire parfois par leur blancheur et la hardiesse de leur dessein les neiges et les pics des Alpes avoisinantes.

Nous voyons ainsi la Villa-Clara, demeure d'un millionnaire américain, et l'honorée du séjour de la Reine Victoria lors de son dernier voyage en Italie.

Immédiatement avant de quitter ce lac nous passons par *Fariolo*, un village tristement célèbre par un désastre d'une nature toute exceptionnelle. Il est situé sur la grève et il paraîtrait autrefois, pendant la nuit, la moitié du bourg disparut sous les eaux par l'effet d'un tremblement de terre, sans qu'aucun de ses malheureux habitants ait été retrouvé vivant. On dit qu'à une grande profondeur l'on trouve les débris de maisons, et doute il en sera quelque jour comme du village submergé dont parle le poète Moore :

On Lough-Nea's bank as the fisherman strays  
When the clear, cold eye's declining  
He sees the round towers of other days  
In the waters beneath him shining.

La diligence s'est ensuite dirigée vers les montagnes à travers un pays fertile et inondé des chauds rayons du soleil d'Italie. Nous nous arrêtons de temps en temps dans les nombreux villages pour changer de chevaux et alors le postillon faisait claquer son fouet, les roues résonnaient sur le pavé irrégulier des rues étroites, et toute la population s'assemblait. Le conducteur trouvait le temps de plaisanter avec l'une ou l'autre des belles dont il semblait faire l'admiration, donnait à l'employé de la poste le petit sac qui lui était destiné, et dans cinq minutes nous étions encore en route avec des coursiers nouveaux. C'était à l'une de ces stations que je fis la connaissance de notre américain ; il était marchand de Brooklyn, et voyageait avec sa dame, principalement pour la santé de cette dernière. Les églises, les beaux arts, et même le paysage n'étaient que peu de chose pour lui auprès de la grande question de l'élection présidentielle. Il parla

avec enthousiasme de Grant, et lorsque je lui dis que j'étais natif du Massachusetts, il me serra la main avec un cordial *Put it there, sir, put it there!* Cependant nous montions sans cesse, et les pentes arides et les sommets brillants des Alpes se rapprochaient toujours. La température commençait aussi à baisser sensiblement, la végétation de presque exotique qu'elle l'était plus bas, prenait le caractère des pays tempérés, et les familles auxquelles appartenait les plantes environnantes étaient celles qui sont le mieux représentées au Canada. Tout ceci me fit un grand plaisir.

A Domo d'Ossola, le dernier grand village Italien, pendant que nous déjeunions il passa une procession en honneur de la fête du jour. Dans l'Italie ce jour-là, tout était fête, et si par hasard le bruit des canons faisait trasaillir les cendres du roi qui dort sous le dome d'Auguste, était-ce avec un sentiment de joie? Il a dépouillé le père commun des fidèles, il se repose même dans la terre qu'il a volée au son ces mêmes canons, mais son ambition n'a pas été longtemps satisfaite, il n'a régné que pendant neuf ans et puis il est allé rendre compte de ses actions au juge suprême.

Nous partons de Domo d'Ossola suivi comme de coutume par une troupe de soi-disant affamés, dernières vagues de cet océan de mendicité qui inonde l'Italie entière et qui, au premier abord, donne à un étranger une bien mauvaise opinion du peuple.

Bientôt nous traversons la Doveria, un torrent impétueux, sur un pont qui est à cent pieds au-dessus de la surface des eaux. L'on nous raconta au sujet de ce pont, une histoire qui m'a paru un peu étrange mais que je rapporte telle que je l'ai entendu. Il paraîtrait qu'autrefois un régiment d'Autrichiens s'avançaient la nuit au son du tambour dans la direction de Domo-d'Ossola, tandis que les Italiens se tenaient prêts à les recevoir de l'autre côté de la Doveria dont qu'ils venaient de détruire le pont. Arrivés au précipice, les tambours ennemis tombèrent dans l'abîme sans pouvoir même donner l'alarme. En même temps les Italiens se mirent à battre du tambour tant pour couvrir les cris des victimes, que pour tromper les envahisseurs. C'est ainsi que la première compagnie, qui suivait à une faible distance,

s'avança sans soupçon et eut le même sort. Cependant les tambours battaient toujours et les Autrichiens, en entendant des cris de détresse, s'imaginèrent qu'il ne s'agissait que de quelqu'embuscade. Ils se jetèrent donc en avant et ainsi la majorité trouva la mort au fond du précipice tandis que les autres s'enfuirent en désordre, et furent longtemps sans revenir à l'attaque.

Mais pendant que l'on nous raconte cette histoire quelque peu fantastique la diligence monte toujours et nous nous trouvons bientôt dans un défilé à l'entrée de la passe du Simplon proprement dite.

La route du Simplon fut construite par les ordres de Napoléon I. Le vainqueur d'Austerlitz, après la bataille de Marengo, se rappelant les difficultés du passage du grand St-Bernard résolut de construire un chemin qui le mettrait en communication facile avec le nord de l'Italie. Les travaux furent commencés en 1800 du côté sud et durèrent 6 ans. Napoléon demandait constamment : "Quand donc le canon pourra-t-il passer au Simplon?" Le coût de cet ouvrage énorme fut de 18 millions de francs, et le chemin demeure encore l'un des plus beaux monuments du génie de l'empereur.

Notre voiture, comme celle de Lafontaine, montait avec malaise et tout le monde en était descendu. Le chemin faisait mille détours, en longeant presque toujours la Doveria ; à droite et à gauche les montagnes se dressaient à une hauteur de 1000 pieds et leurs flancs étaient couverts çà et là par des forêts de hêtres et de sapins. Dans les fentes des rochers et dans la mousse épaisse à côté du chemin, il y avait des fleurs d'une grande beauté, et portant ce cachet tout particulier de grâce et de simplicité, de force et de faiblesse qui est propre aux espèces alpines. La petite rivière se précipitant à travers le ravin faisant mille cascades, mille chutes, et cependant s'arrêtant parfois auprès de quelque gros rocher, comme pour se reposer de ses courses, et pour admirer, en le reproduisant, le charmant tableau qui l'entourait. Tantôt ses eaux allèrent en écumant faire tourner la roue d'un moulin primitif auprès duquel se groupaient quelques chalets formant ainsi un tout petit village.

Nous vîmes aussi un berger avec sa houlette conduire un troupeau de chèvres dans les hauts pâturages des montagnes, et ce paysage, ce berger, ces sommets, tout nous disait que nous arrivions dans ce pays de merveilles et de beautés naturelles,—la Suisse.

Le dernier village italien est celui des douaniers et peu après une colonne de granit avec l'inscription *Italia* d'un côté, nous annonçait que nous avions franchi la frontière.

Le grand gaillard qui faisait la fonction de douanier, ou de je ne sais quoi, ne nous fit aucune question mais se contenta en badinant d'explorer la boîte de provisions du conducteur en lui demandant le nombre précis de croûtes de pain qu'il y avait, et puis bras dessus bras dessous ils firent ensemble à peu près une demie lieue en riant et en causant. Tout ceci était réellement charmant. Nous avons enfin trouvé à l'est de l'Atlantique, un fonctionnaire qui savait rire, plaisanter et dire autre chose que "*E vietato signor !*" ou "C'est défendu monsieur", et autres politesses bien ennuyantes pour le voyageur qui vient d'un pays libre. Car, sans accuser personne, je dois avouer, qu'en arrivant sur le continent, j'ai beaucoup regretté le sans gêne de notre pays et de nos voisins, où tout le monde fait à peu près comme bon lui semble, et se charge *tout seul* de ses propres affaires.

A mesure que nous montions les montagnes s'élevaient de plus en plus, et leurs sommets commençaient à se couvrir de neige. Le ravin aussi, devenait très étroit au point qu'il avait fallu percer des galeries dans ses pentes pour y construire le chemin. Ces tunnels étaient parfois assez longs et quelques-uns étaient même fortifiés et pourvus de barrières en fer. A l'entrée de la galerie de Gondo un torrent de montagne se précipite en écumant dans la Doveria ; ses eaux ressemblent dans le lointain à une grande plume d'autruche qui pend sur les longues roches de mica en formant un contraste très vif. Un pont hardi, composé d'une seule arche très légère, traverse l'abîme et relie un ancien sentier au chemin actuel, tandis qu'une tour massive érigée par la famille Storck Alper, nous rappelle les jours où la traversée des Alpes était loin d'être un simple voyage de plaisir.

A l'élévation où nous étions en arrivant au village de Simplon la température était descendue à peu près à 45° Fahrenheit. Il n'y avait en fait d'arbres que les sapins dont la verdure, aussi monotone et immuable que leur chant, semble défier et les rigueurs de l'hiver et les douceurs de l'été.

A Simplon, où nous nous sommes arrêtés pour dîner, la table était mise auprès d'un grand feu de grille que nous avons trouvé très agréable, car au dehors nous voyions çà et là de grandes étendues de neige et il faisait un vrai temps de novembre. C'est ici que j'ai rencontré un chasseur de chamois ; il se vantait de sa prouesse et de son mépris pour les lois de la chasse. Quand le gibier n'était pas en saison il s'en allait du côté d'Italie, car, disait-il, les douaniers Italiens craignent autant que les chamois un bon chasseur. Je ne savais lequel plus admirer, ou la véracité de l'homme ou bien le courage des Italiens. Dans tous les cas, il n'était pas sous serment.

Du village de Simplon jusqu'à l'hospice il y a environ deux lieues. Nous avons fait ce trajet à pied car il faisait très froid et nous avons besoin d'exercice pour faire circuler le sang. Il n'y avait plus d'arbres autour de nous, car nous avons dépassé leur limite, et les fleurs, de nombreuses qu'elles étaient d'abord, diminuaient sensiblement à mesure que nous atteignons une plus grande altitude.

Le sommet de la passe est une vallée large et ouverte mais très aride, où l'on ne rencontre que la rose des Alpes, et quelques autres plantes très hardies. Elle est entourée de montagnes couvertes de neiges éternelles ; et de l'une d'elles descend le fameux glacier que l'on appelle le Raut. De chaque côté du chemin il y avait de la neige et nous pûmes ainsi nous donner le luxe de nous en jeter au mois de juin.

Je viens de nommer le glacier de Raut et vous me permettrez de vous dire quelques mots de ces phénomènes grandioses de la nature que l'on ne connaît peut-être pas assez.

Ce sont des masses énormes de neige et de glace qui glissent le long des flancs des montagnes et qui descendent jusqu'aux vallées. Ils proviennent de la fonte des neiges.

qui a lieu jusqu'à une hauteur de 10,000 pieds. Comme au delà les rayons du soleil n'ont aucun effet ces neiges ne deviennent glaces que lorsqu'elles arrivent à ce niveau. Les glaciers occupent les vallées et les ravins et quelques-uns, appelés primitifs à cause de leur ancienneté, ont une épaisseur de 1500 pieds.

C'est un fait bien établi qu'ils ont un mouvement régulier et progressif vers les bas niveaux et ils ressemblent ainsi à de grandes rivières qui s'écoulent lentement mais sans cesse.

Cette descente varie de beaucoup en rapidité selon les obstacles qui se trouvent sur leur chemin, et la raideur de la pente. Dans l'été elle est bien plus prononcée qu'en hiver. Le grand glacier du Montanvert (mer de glace) s'avance à peu près de 800 pieds par année, et l'on calcule qu'il faudrait 200 ans pour qu'une pierre se rende de son extrémité supérieure jusqu'à la vallée de Chamounix.

*(à continuer.)*

L. D. MIGNAULT, M.D.

---

# LE COLORADO EN 1880.

SUIVI DE QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES ÉTATS-UNIS EN GÉNÉRAL.

---

DENVER.—*Suite.*

---

LEADVILLE.

Si jamais ville a joui d'une renommée presque fabuleuse, c'est à coup sûr Leadville. Les mineurs s'y portèrent vers 1860, et l'endroit fut connu pour un certain temps sous le nom de *California Gulch*. Cependant le succès ne fut pas de longue durée, et l'on avait déjà abandonné la place, lorsque en 1877, d'importantes découvertes de phosphate attirèrent de nouveau la foule. Leadville n'a donc pas plus de trois ans d'existence, si l'on compte son âge depuis la seconde découverte. La moyenne de sa population est de 20,000 âmes. Il y a une espèce d'enchantement qui préside à la fondation des villes minières : l'on dirait Amphion bâtissant pour Plutus. La principale cause des progrès de Leadville est due à la facilité d'exploitation de ses mines. Il paraît que le minerai de cette région est disposé par couches horizontales gisant à peu de profondeur. Cependant cet avantage, tout brillant qu'il soit, a son revers de médaille, car il est maintenant reconnu que, si d'une part les couches de phosphate payent d'une façon considérable, elles n'offrent d'une autre que peu de durée, vû leur peu d'épaisseur. Les veines métallifères perpendiculaires s'épuisent beaucoup moins vite, et ne vont pas enrichir les exploiters voisins. On peut citer pour exemple la fameuse mine dite "Little Pittsburg," qui au début a fait du nommé Tabor un millionnaire, et qui après avoir passé en d'autres mains n'a plus fourni de minerai. Voilà pour le "Little Pittsburg,"

et le tour des autres viendra probablement plus tard. Cependant il règne toujours à Leadville une prodigieuse activité. Tout le monde y est sous l'empire d'une fièvre indescriptible : les uns achètent du terrain dans les limites de la ville ; les autres piochent aux environs ; d'autres examinent et semment pas vouloir se risquer trop promptement : d'autres enfin plus heureux, mais plus rares, revendent à grands bénéfices ce qu'ils ont d'abord acquis pour une somme relativement insignifiante. Cette excitation durera ce qu'elle pourra, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'une autre découverte change le cours actuel des choses, et peut-être sera-ce bientôt, car une fureur nouvelle pour le "Gunnison" s'est emparé d'une multitude de gens qui se dirigent maintenant de ce côté, et l'on peut dire même que Leadville et Gunnison, sont également à l'ordre du jour. Le climat de Leadville est aussi désagréable que possible : il neige pendant presque toute l'année dans ce pays rempli tout à la fois d'or, de déceptions et de misère. L'hôpital de la ville regorge de malades, et ne peut suffire aux besoins de la population. Le faim et les privations de toutes sortes font de nombreuses victimes, et l'on voit même des gens épuisés mourir sur la route. Ces scènes émouvantes devraient bien faire cesser l'émigration de ces pauvres ouvriers, souvent pères de famille, qui vont chercher dans les mines le désespoir et la mort. Malheureusement le flot ne s'arrêtera qu'après en avoir englouti un grand nombre. Pour dernier inconvénient, Leadville est bâti à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et il faut savoir qu'à cette altitude, le système nerveux et l'appareil respiratoire s'usent très vite.

Enfin, après avoir pesé le pour et le contre, ma franche et sincère opinion est celle-ci : que si la plupart des bons journaliers qui abandonnent la patrie pour aller bien loin prendre le pic du mineur, savaient qu'ils ne font que jouer le rôle peu profitable de tirer les marrons du feu pour quelques gros capitalistes à qui tout revient, ils s'attacheraient certainement plus à leurs foyers, et se contenteraient d'une vie modeste et tranquille.

## DES SAUVAGES.

Laissons les mines d'or pour une question plus humanitaire. Je veux parler des Indiens, de ces êtres malheureux, qui sous l'égide si protectrice du gouvernement américain jouissent tellement des droits de l'homme qu'ils ne peuvent trouver un coin de terre pour vivre en paix ; qui traqués comme des bêtes fauves, n'ont ni raison de se défendre, ni le mérite d'être héroïques : hommes à part en un mot auxquels, s'ils l'osaient, les charitables citoyens de l'union n'attribueraient point d'âme. Selon l'opinion vulgaire, le premier tort des sauvages est d'abord d'être sauvages ; le second réside dans le peu de sympathie qu'ils ont pour les blancs qui les volent et les maltraitent ; le troisième est qu'il leur arrive quelquefois d'ensemencer des terrains qui leur appartiennent, mais que l'on prétend aurifères. Donc le sauvage a tort d'être sauvage ; donc il ne doit pas se raidir contre l'injustice, donc il ne lui pas permis de cultiver la terre. Il va sans dire qu'avec une pareille logique, les gens civilisés peuvent disposer selon leurs caprices d'une race inférieure. Essayons toutefois de rétorquer l'argument.

Si le peau-rouge n'était tout bonnement qu'un bipède de l'ordre des mammifères, il serait juste qu'il le cédât à l'homme en force et en autorité ; mais il s'agit ici de savoir s'il doit être rangé au nombre des êtres doués seulement de la vie animale. A cela, je répondrai avec tout le monde—car je n'ose pas croire qu'il y ait des exceptions—à savoir que le sauvage, comme tout autre, appartient à la grande famille humaine ; qu'il en partage les plaisirs et les peines ; qu'il a droit aux mêmes libertés. D'ailleurs ne possède-t-il pas un langage, des mœurs et des lois relativement bien réglés ?

N'est-il pas sujet aux différentes impressions de l'esprit et du cœur ? N'a-t-il pas les joies de la famille, le culte des morts, la croyance à un Être Suprême et au bonheur céleste ? Si donc le sauvage manifeste des qualités et des aspirations qui prouvent hautement l'existence de l'âme, nul n'a le droit de les lui contester, ni de se conduire d'une façon tyrannique à son égard. Cependant tel n'agissent pas les nouvelles

populations de l'ouest : elles ont pris l'indien en horreur, et elles le poursuivent partout, sous prétexte qu'il leur empêche d'exploiter le pays ; le gouvernement lui-même semble tirer en longueur lorsqu'il s'agit de régler la question des " terres réservées " (Indian reservations). Il y a autre chose que de persécuter son semblable lorsqu'il n'a pas encore éprouvé les bienfaits de la civilisation : la douceur dans les rapports et la franchise dans les transactions valent mieux que les mauvais traitements ; sinon l'on doit s'attendre à tout de la part de celui qui souffre de l'injustice. Combien de gens revêtus d'un pouvoir dont ils abusent, combien d'agents corrompus et ambitieux à qui Dieu demandera un jour, compte de leur administration. Alors ils verront, mais un peu tard, que l'on n'abuse pas impunément de l'autorité ni de la liberté : la première commande la protection, la seconde une règle sage et raisonnable ; enfin ces deux choses se nuisent réciproquement si elles ne sont pas mues par un sentiment plus noble et plus efficace qui est celui de la charité.

Si cette guerre injuste des blancs contre les sauvages continue à se développer, la postérité verra avec honte, que dans un pays immense, peuplé tout au plus au dixième, une race aborigène susceptible de civilisation et de régénération chrétienne n'a pu trouver de place pour planter sa tente, ni pour jouir des bienfaits d'une douce liberté, Jusqu'ici certaines races indiennes de l'Amérique septentrionale n'ont eu que la sympathie des poètes, mais la poésie ne suffit pas, là où il faut d'abord la justice. Il serait hors de propos d'évoquer aujourd'hui les ombres d'Atala et de Chactas, de parler du Grand Manitou, du Meschacébé, des danses de guerre, du calumet de paix, puis de ces vieux Sachems, véritables par leur simplicité, et dont l'âge rappelle celui des plus grands arbres de la forêt. Ce dont il faut s'occuper maintenant, c'est de la réalité. Il y a deux principes en lutte : celui de l'extinction d'une classe d'hommes inférieurs peut être sous quelques rapports, mais qui n'en portent pas moins la marque distinctive de l'âme ; et celui de la charité, qui dans l'avenir, espérons-le, fera des Utes et des peaux-rouges en général, des êtres plus doux, plus confiants et plus sociables.

## DU CATHOLICISME AU COLORADO.

J'aborde ici un sujet très sérieux et très grave : celui du Catholicisme au Colorado. Avant de constater les effets que la religion a produits dans cette nouvelle contrée, il est bon de savoir que les difficultés ont été pour le passé et que les succès sont assurés pour l'avenir. J'espère donc que les bonnes âmes ne seront pas trop mal impressionnées, si elles ne voient pas des résultats aussi satisfaisants qu'elles en pourraient attendre. La cause de cette insinuation, au premier abord peu favorable, ne doit cependant pas retomber sur l'Evêque de Denver dont on connaîtra bientôt la piété et les œuvres. Quand on n'a pas de succès immédiats, il reste encore le mérite de la lutte ; et si ce digne Pasteur n'a pas complètement réussi dès le début, il n'en est pas moins assuré de la victoire. C'est une question de temps, et voilà tout. Il faut savoir que la première colonisation du Colorado se fit sous des auspices d'une nature peu propre à donner de l'espoir. Qu'étaient les colons de 1858, sinon des aventuriers de tous les pays, changeant continuellement d'endroit, ne rêvant que richesses et décidés d'acquiescer ces dernières à n'importe quel prix. Ce fut donc pour cette sorte de gens que les missionnaires catholiques furent appelés à exercer leur ministère. Considérées sous le rapport de la fusion de nationalités différentes, chacune avec ses opinions, ses préjugés, ses défauts et souvent même avec son ignorance absolue en matières religieuses, les populations éloignées de l'ouest s'opposaient en quelque sorte, plus que les pays sauvages aux travaux évangéliques. L'un des plus grands obstacles fut de bâtir des églises dans un temps où le coût de la construction était réellement exorbitant. Il fallut emprunter de l'argent à un taux extrêmement élevé ; et il arriva que par l'administration peu adroite de quelques prêtres, ou par le manque de zèle des contribuables, le paiement des intérêts seuls, exigea une occupation trop exclusive et paralysa l'action du saint ministère. Il appartient à la nouvelle génération de modifier l'état des choses en s'empressant de payer les dettes contractées pour ses besoins spirituels, et elle le fera sans aucun doute, et pour son bien et pour la plus grande gloire de Dieu.

Une autre difficulté fut celle de ne pouvoir se procurer un nombre suffisant de prêtres ; mais aujourd'hui que vingt années de lutte ont préparé la voie, et que les distances sont raccourcies par les chemins de fer, les missions catholiques du Colorado prennent un caractère mieux dessiné, et elles commencent à exercer doucement une autorité nécessaire au salut des âmes. L'on sait d'ailleurs que la vraie religion finit toujours par triompher. Les révérends Pères Jésuites que l'on trouve partout où il y a à combattre pour la cause de Dieu et pour le bien de la jeunesse sont arrivés à Denver depuis un an. Ils viennent de terminer une superbe église dans le soubassement de laquelle il y a une école qui dans le fait n'est que provisoire, car ces bons Pères ont l'intention bien arrêtée de fonder un collège aussitôt que possible.

Il existe aussitôt une autre école catholique pour les deux sexes. Elle fut érigée il y a bientôt dix-huit mois sous les soins de l'évêque ; mais la vogue des écoles protestantes est actuellement si puissante, qu'il faut attendre quelque temps encore avant de pouvoir lutter avec avantage.

La population catholique du Colorado est d'environ 30,000. Denver en compte 5,000 pour sa part. Il y a dix-huit deserts ainsi réparties :

Trois à Denver ; puis celles de Golden, Georgetown, Central, Fort Collins, Boulder, Colorado Springs, Leadville, Pueblo, Silver Cliff, Trinidad, Costella, Conejos, Huerfano, Del Norte et Fairplay.

Les Sœurs de Loretto (Kentucky) ont des couvents très florissants à Denver, à Pueblo et à Conejos. Central et Trinidad ont chacun une école dirigée par des sœurs de charité.

Enfin les Jésuites ont, outre Denver, des maisons à Pueblo, à Trinidad et à Conejos.

#### MGR. MACHEBEUF.

J'ai réservé une place toute particulière au digne pasteur de l'église catholique de Denver, Monseigneur J. P. Machebeuf, Evêque d'Epiphanie, *in partibus*, et Vicaire Apostolique au Colorado. Les missionnaires catholiques, comme l'on

sait, ne sont jamais en retard lorsqu'il faut aller enseigner les vérités de la Foi aux coins les plus reculés de la terre. *Docete omnes gentes*, et la parole du Maître les soutient et les fortifie dans le combat. Mgr Mâchebeuf est l'un de ces vétérans que n'ont arrêté ni les solitudes d'un continent presque inexploré, ni les tribus sauvages, ni ces hordes de voyageurs sans noms et sans lois, errant à l'aventure et traînant souvent après eux le désordre et le pillage. Il n'est aucun obstacle pour le dévouement qu'inspire le salut des âmes ; aussi l'évêque de Denver a passé à travers bien des difficultés, et ses travaux apostoliques méritent qu'on leur rende justice, malgré les résultats incomplets qui tiennent fatalement à la nature flottante et capricieuse des populations de l'Ouest, et aux diverses causes déjà mentionnées.

Mgr Mâchebeuf est né en 1811, à Riom, dans le Puy de Dôme, (France). Il fit ses études à Clermont-Ferrand et fut ordonné prêtre en 1836. Trois ans après, il partit pour l'Amérique et vint s'établir à Sandusky, (Ohio) ; son ardeur et son zèle l'appelaient dans cette région du Nouveau-Monde où il y avait des âmes à conquérir. Déjà la Providence l'avait choisi comme l'un des apôtres de l'Ouest ; mais comme la vie du missionnaire n'est qu'une suite de luttes et d'épreuves, l'abbé Mâchebeuf ressentit souvent les atteintes d'une pauvreté qui paralysait ses efforts et l'empêchait d'arriver au but de ses désirs de chrétien et de prêtre. Il résolut donc, un jour, de s'adresser à la charité publique, et une bonne inspiration le conduisit jusqu'à Montréal où la population catholique l'accueillit avec sympathie et le combla de ses aumônes. Il parcourut ensuite les paroisses du Bas-Canada qui se montrèrent tout aussi favorables à son égard. Monseigneur raconte encore avec reconnaissance comment il fut reçu par le vénérable curé de Berthier, feu M. l'abbé Gagnon ; l'empressement avec lequel ce bon prêtre s'offrit de lui être utile, et la sollicitude avec laquelle il s'occupa de le prémunir contre le froid, car c'était pendant l'hiver de 1843. Mais ce qui frappa le plus notre missionnaire, fut le noble mouvement de plusieurs dames de l'endroit, lesquelles n'ayant pas assez d'argent à donner, disposèrent de leurs bijoux pour la grande et sainte cause de la

Foi. Après Berthier, l'abbé Mâchebeuf éprouva l'hospitalité et recueillit les dons de plusieurs autres paroisses ; puis il se rendit à Québec, où l'évêque d'alors, Mgr Signay l'accueillit avec bonté et lui accorda l'autorisation de faire des quêtes dans son diocèse. Enfin après avoir fait une ample moisson d'aumônes pour sa chère mission, l'abbé Mâchebeuf reprit le chemin de l'Ohio, qui en ce temps-là était considéré comme le bout du monde. Cependant, tel ne devait pas être le terme des voyages apostoliques de ce prêtre infatigable, car sept ans plus tard il s'enfonçait dans le sud-ouest et pénétrait jusqu'à Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique. Les travaux de cette nouvelle mission furent partagés avec un autre prêtre français, l'abbé Lamy, aujourd'hui archevêque de cette ville. Mais dans le moment où rien ne semblait devoir séparer ces deux amis, liés par les mêmes combats et les mêmes sacrifices, Denver à peine naissant réclamait le ministère d'un prêtre catholique. C'était en 1860, et le choix tomba sur l'abbé Mâchebeuf. Celui-ci s'empressa comme d'habitude d'obéir aux décrets Providentiels, qui cette fois lui réservaient des fonctions plus élevées.

Ayant considéré d'une part les besoins pressants de la mission de Denver, et de l'autre la piété sincère et éprouvée de l'abbé Mâchebeuf, Rome jugea à propos d'élever ce dernier à la dignité épiscopale. Il retourna donc dans l'Ohio en 1869 et fut sacré évêque à Cincinnati par Mgr Purcell. Les fonctions épiscopales de l'évêque de Denver sont aussi rudes que celles du plus simple missionnaire : elles exigent souvent des voyages longs et pénibles. Les visites pastorales embrassent un parcours de plusieurs centaines de milles. Il n'y a pas longtemps encore, ces voyages se faisaient entièrement ou à cheval ou en voiture ordinaire, et il fallait traverser des montagnes presque inaccessibles, et éviter des précipices dangereux. Une fois entre autres, le bon évêque faillit y perdre la vie : il roula cheval et voiture dans un ravin et échappa comme par miracle à la mort la plus imminente ; il en fut quitte pour une jambe cassée, et remercia Dieu d'une protection si manifeste. C'est ainsi que ce digne pasteur prépare pour les autres et pour lui-même les voies du Ciel.

Depuis qu'il occupe son siège, Mgr Mâchebeuf a fait deux voyages à Rome, et chaque fois il s'est arrêté dans son pays natal, sa chère France. Il a revu aussi Montréal il y a quelques années, et il aime à se rappeler la haute amitié de Sa Grandeur Mgr Fabre. Au physique, l'évêque de Denver est encore très vigoureux, quoique bientôt septuagénaire ; sa vivacité est extrême, et l'on sent que sous son enveloppe petite, mais nerveuse, l'homme de l'Auvergne n'est pas dépaycé dans les montagnes Rocheuses.

Enfin, Mgr Mâchebeuf est américain par devoir, français par le cœur, et son apparence simple, sans recherche décèle les qualités de l'apôtre, qui, malgré les déboires inévitables d'une administration particulièrement difficile, conserve une gaieté toute gauloise et la sérénité d'une âme d'élite.

#### DES ECOLES PUBLIQUES.

Les écoles publiques, protestantes, laïques et mixtes se lient si intimement aux mœurs et à la destinée des Etats-Unis, qu'il est impossible de continuer ce travail sans dire quelque chose de l'influence pernicieuse qu'elles exercent sur la société américaine. J'envelopperai donc ensemble les questions religieuses, morales et politiques, vu qu'elles impliquent toutes la même solidarité et qu'elles ont pour point de départ et pour fondement l'instruction populaire.

Pour l'américain l'école est tout : elle est son temple et son sanctuaire ; il a bien son église, ou plutôt ses églises, mais il penche plutôt vers l'école parce qu'il y trouve de quoi flatter sa tendance naturelle à nier toute espèce d'autorité dans l'ordre moral, évitant par là de se troubler pour les devoirs nécessaires qui s'ensuivent. Secouer le joug : telle est l'ambition des américains ; aussi leurs écoles ont bien compris cela, car tout en prenant un air de prude dignité, elles ont adopté un système entièrement différent de ceux des autres pays, et surtout de l'esprit du catholicisme dont elles sont l'un des plus redoutables adversaires. Ces écoles n'ont, en un mot, d'autre but bien arrêté que celui de former des citoyens honnêtes selon le monde, adroits dans les affaires et prêts à marcher en avant lorsqu'il faudra renverser les obstacles qui se rencontrent sur

le chemin de la fortune. Or, qu'est-ce que cet esprit exclusif des affaires mondaines, sinon le matérialisme lui-même qui s'est emparé d'une société téméraire et orgueilleuse. Les américains ne peuvent se défendre aucunement contre une telle assertion, car l'évidence parle d'elle-même et les condamne tout à la fois. Rien de beau, ni de grand, ni de noble dans cette jeune nation qui a formulé son programme politique et social sous l'empire d'un puritanisme affecté, et qui tôt ou tard, devait en arriver aux conséquences d'une morale purement humaine. La licence qu'elle s'est arrogée lui est devenue fatale, et les belles productions de l'esprit dont les bases doivent reposer avant tout sur la connaissance de Dieu ont trouvé leurs dernières entraves dans l'enseignement des écoles publiques. Tout ce qui n'a pas Dieu pour source et pour appui est faux et dangereux ; or les écoles publiques sont essentiellement mauvaises parce qu'elles rejettent absolument l'enseignement religieux. Il est évident que par cette négation si manifeste de l'Instruction la plus obligatoire, le Protestantisme vient d'atteindre une fatale limite, et qu'il suit de degré à degré la marche qu'il s'est tracée dès le commencement de la Réforme : c'est à dire qu'ayant d'abord rejeté quelques vérités fondamentales, il ne lui en coûte plus de se débarrasser de toutes les autres. Le grand mot sur lequel se fondent les réformateurs modernes : c'est la liberté ; mais cette liberté n'est qu'esclavage et faiblesse. En s'affranchissant du joug de l'Eglise catholique, les protestants se sont créé aveuglément une double tyrannie qu'ils rencontrent, d'abord dans le changement incessant de leurs idées religieuses, puis dans leur propre conscience qui ne jouit d'aucune certitude ni d'aucune sûreté. De là le rejet complet de Dieu par suite de crainte et de gêne ; de là l'étourdissement fatal qui conduit à la ruine de la société et la plonge dans l'abîme des révolutions. Voilà pour les protestants ; mais ce qui est déplorable pour ces derniers l'est incomparablement plus pour certains catholiques, qui par une ignorance coupable, se laissent entraîner dans cette malheureuse débâcle en approuvant le système des écoles américaines.

(à continuer)

## Essai sur la littérature allemande.<sup>(1)</sup>

(Suite).

Schiller avait abordé avec un égal succès la poésie dramatique, la poésie lyrique, et il les avait enrichies de chefs-d'œuvre ; mais ce vaste et prodigieux génie ne devait rester étranger à aucune partie du domaine de la littérature. Il avait déjà écrit l'*Histoire du Soulèvement des Pays Bas*, quand il fut nommé, comme nous l'avons dit, professeur d'histoire à l'université d'Iéna, grâce à l'intervention de Goëthe. La nature de ses fonctions le dirigea alors plus spécialement vers les études historiques, et il écrivit l'*Histoire de la Guerre de Trente Ans*. Schiller écrit l'histoire en poète c'est-à-dire qu'il la présente à un point de vue plutôt dramatique que politique. D'autres historiens ont pu le surpasser par la profondeur de leurs vues ou leur portée philosophique, mais il est sans rival dans l'art de vous transporter au milieu d'une époque, d'animer les personnages, de peindre leur caractère et leurs passions.

L'Histoire de la guerre de trente ans inspira à Schiller la pensée de son grand drame de Wallenstein, justement considéré comme son chef-d'œuvre. Il se trouvait alors dans les circonstances les plus favorables pour étudier et pour peindre des mœurs guerrières : la Révolution Française avait déchaîné la guerre par toute l'Europe, de toutes parts retentissait le canon.

Le temps des républiques idéales était loin ; les sophistes, les déclamateurs étaient rentrés sous terre ; le monde appartenait aux soldats. Tous les yeux étaient fascinés par la fortune subite de ces généraux sortis du peuple, qui faisaient trembler toutes les cours et réglaient en maîtres les destinées de l'Europe. Ce spectacle étrange faisait revivre dans la

---

(1) Voir les livraisons de février, mars, avril, juin, 1881.

pensée de Schiller une autre époque de dictature militaire, cette fameuse Guerre de Trente ans, où des soldats, des condottieri, rançonnaient, foulait aux pieds l'Allemagne et traitaient avec une brutalité insultante les princes souverains.

La grande trilogie de Wallenstein fut représentée pour la première fois à Weimar en 1798, quelques temps après le traité de Campo Formio.

Wallenstein était un de ces officiers de fortune si nombreux au XVII<sup>e</sup> siècle, qui mettaient au service de tous les souverains et de toutes les causes, leur épée et leur ambition. Il révéla des talents supérieurs dans plusieurs guerres contre le roi de Bohême qu'il chassa de l'Allemagne, promenant dans tout l'empire le pillage et la dévastation. Les réclamations de la diète forcèrent l'Empereur à le destituer. Mais sa retraite et le licenciement de son armée, livrèrent l'Allemagne à Gustave Adolphe, roi de Suède, qui s'avança en conquérant jusqu'aux frontières de l'Autriche. L'Empereur Ferdinand, réduit à la dernière extrémité, recourut à Wallenstein, qui, par la magie de son nom, leva en quelques semaines une armée de seize mille hommes, arrêta Gustave Adolphe, et lui livra cette fameuse bataille de Lutzen, où le héros suédois, vainqueur, fut tué d'un coup de pistolet. Sa mort rendait Wallenstein maître de la situation. Les Suédois, avec ce grand homme, avaient perdu leur plus grande force. Leur expulsion semblait une tâche facile. Cependant Wallenstein les laissa s'établir solidement au cœur de l'Allemagne au lieu de les poursuivre ; il se retira même devant eux et resta pendant plusieurs mois immobile avec son armée en Bohême, sourd à toutes les prières, aux ordres même que l'Empereur lui envoyait de Vienne pour le presser de combattre. On prétendit alors qu'il négociait avec les Suédois, avec les princes protestants du Nord, avec le Cardinal de Richelieu pour passer à l'ennemi, moyennant une principauté. Ces défections étaient fréquentes dans l'ère de confusion inaugurée par les apostasies princières du protestantisme. Vraies ou fausses, ces imputations alarmèrent Ferdinand qui, n'osant pas faire arrêter Wallenstein au milieu de ses soldats, détacha de lui ses principaux officiers, et ceux-ci l'assassinèrent dans son lit.

Par ce seul exposé on voit la grandeur de la scène et l'intérêt du sujet. Aucun caractère, aucune destinée dans l'histoire ne se prête mieux à la tragédie. Schiller sut combiner avec un art merveilleux ces divers éléments ; il mit en relief ces figures guerrières dans toute leur énergie, leur rudesse, avec une force saisissante. Longtemps il s'efforça de faire entrer dans une pièce unique ce vaste sujet : enfin, désespérant de lui donner l'unité, il se décida de le diviser en trois parties : *Le Camp de Wallenstein, les Piccolomini, la mort de Wallenstein.*

" *Le Camp de Wallenstein*, dit M. Benjamin Constant, est " une espèce de prologue sans aucune action. On y voit les " mœurs des soldats, sous les tentes qu'ils habitent ; les uns " chantent, les autres boivent ; d'autres reviennent enrichis " des dépouilles du paysan. Ils se racontent leurs exploits ; " Ils parlent de leur chef, de la liberté qu'il leur accorde, " des récompenses qu'il leur prodigue ; les scènes se suivent " sans s'enchaîner ; mais cette incohérence est naturelle ; " c'est un tableau mouvant où il n'y a ni passé ni avenir. " Cependant le génie de Wallenstein préside à ce désordre " apparent. Tous les esprits sont près de lui ; tous célèbrent " ses louanges, s'inquiètent des bruits répandus sur le mé- " contentement de la cour, et jurent de ne pas abandonner " le général qui les protège. On aperçoit tous les symptô- " mes d'une insurrection près d'éclater, si le signal en est " donné par Wallenstein. On démêle, en même temps, les " motifs secrets qui, dans chaque individu, modifient son " dévouement ; les craintes, les soupçons, les calculs parti- " culiers qui viennent croiser l'impulsion universelle. On " voit ce peuple armé, en proie à toutes les émotions popu- " laires, entraîné par son enthousiasme, ébranlé par ses dé- " fiances, s'efforçant de raisonner et n'y parvenant pas, faute " d'habitude ; bravant l'autorité et mettant pourtant son " honneur à obéir à son chef ; insultant à la religion, et " recueillant d'une oreille avide toutes les traditions supers- " titieuses ; mais toujours fier de sa force, toujours plein de " mépris pour toute autre profession que celle des armes, " ayant pour vertu le courage et pour but le plaisir du jour."

Les lignes suivantes donneront au lecteur une idée du ton général du *Camp de Wallenstein*

*Le Maréchal des Logis.*—“Tenez, chasseur, j'en suis fâché pour vous, mais vous êtes toujours à vivre chez le paysan ; et les belles façons et le bon ton, ça ne s'apprend qu'en restant toujours autour du général.

*Premier Chasseur-à-Cheval.*—Eh bien, cette école-là ne vous a pas trop profité. Vous savez peut-être bien comment il se mouche et comment il tousse ; mais son génie, son esprit, ce n'est pas à la parade qu'on apprend ça.

*Second Chasseur-à-Cheval.*—Tonnerre de Dieu ! demandez où nous avons passé, si on ne nous appelle pas les chasseurs intrépides de Friedland ; ah ! nous ne faisons pas de honte à son nom. Nous passons hardiment partout, chez les ennemis, chez les amis, à travers champs, dans les semailles et les moissons. On connaît bien le cor des chasseurs de Holk. Nous sommes partout à la fois, tantôt près, tantôt loin ; nous arrivons comme le déluge : au milieu de la nuit, nous entrons dans les maisons comme le feu, quand personne ne veille ; il n'y a pas tant à se défendre ni à faire. Il ne s'agit pas là de police ni de discipline ; la guerre est sans pitié ; la jeune fille a beau se débattre dans nos bras vigoureux. Je ne dis pas ça pour nous vanter. Demandez plutôt à Baireuth, en Westphalie ; partout où nous avons passé, les enfants et les petits enfants parleront dans cent ans d'ici et encore dans cent ans de Holk et de ses bandes.

*Le Maréchal des Logis.*—Mais est-ce le tapage qui fait le soldat ? Non : c'est la mesure, l'adresse, l'idée, l'intelligence, le coup d'œil.

*Premier Chasseur-à-Cheval.*—Non, ma foi ; c'est la liberté ! Avec toutes vos grimaces je ne devrais seulement pas vous répondre. Est-ce que j'aurais laissé là l'école et les leçons pour retrouver dans un champ la corvée, la galère, la classe, et me remettre à la chaîne ? Je veux vivre libre et ne rien faire, voir tous les jours du nouveau, me confier au présent, et ne jamais regarder ni devant ni derrière.

C'est pour cela que j'ai vendu ma peau à l'empereur, afin de n'avoir plus à m'inquiéter de rien. Faites-moi passer à travers le feu, ou par delà le Rhin profond et rapide, là où il ne doit en revenir qu'un sur trois, vous verrez si j'y ferai des façons, si je me ferai prier ; mais aussi qu'on ne me

demande pas autre chose, je ne veux pas qu'on me tourmente."

Dans la seconde partie, *les Piccolomini*, nous voyons la lutte qui s'engage entre Wallenstein et son souverain. Un ministre de l'Empereur, Questemberg, vient sommer le général de quitter la Bohême et de marcher contre les Suédois. En même temps, pour affaiblir son pouvoir, il lui ordonne de céder une partie de ses troupes à l'infant d'Espagne, allié de l'Autriche. Wallenstein refuse, et ses lieutenants acclament sa réponse hautaine, promettant de lui rester fidèles. Mais déjà le principal d'entre eux, Octavio Piccolomini, est gagné secrètement par la cour. Alors s'engagent parallèlement deux intrigues : l'une de Wallenstein pour entraîner ses lieutenants dans la révolte, et les attacher irrévocablement à son sort, l'autre d'Octavio Piccolomini pour faire le vide autour de lui, et détourner de sa cause les chefs militaires qui l'appuient.

Illo et Terzky, deux des principaux lieutenants de Wallenstein, ne craignent pas de recourir à la trahison pour arracher aux autres officiers de l'armée un serment de fidélité à leur chef :

*Terzky.*—“ Dites-moi quel est votre dessein. Que pensez-vous dans votre banquet de ce soir faire avec les colonels ? ”

*Illo.*—Prêtez-moi votre attention. Nous avons dressé un acte par lequel nous nous engageons tous conjointement envers le duc à être à lui à la vie et à la mort, à verser pour lui la dernière goutte de notre sang, sauf cependant les devoirs que notre serment de fidélité nous impose envers l'empereur. Remarquez bien ! cette réserve sera expressément énoncée par une clause spéciale pour rassurer les consciences. Maintenant, écoutez : cet écrit, ainsi conçu, leur sera présenté avant le repas ; aucun n'y verra lieu à une objection. Ecoutez la suite : après le festin, quand les vapeurs du vin auront ouvert les cœurs et fermé les yeux, on fera circuler pour la signature une feuille substituée où la cause de réserve sera omise.

*Terzky.*—Comment ! pensez-vous qu'ils pourront se croire engagés par un serment que nous leur aurons surpris par supercherie ?

*Illo.*—Nous ne les aurons pas moins liés. Ils pourront crier contre la tromperie tant qu'ils voudront ; à la cour on croira plus à leur signature qu'à leurs protestations les plus sacrées ; une fois traîtres, il faudra qu'ils le demeurent. Ils feront de nécessité vertu.

*Terzky.*—Allons, tout me plaît, pourvu qu'il se fasse quelque chose et que nous bougions enfin de place."

De son côté Octavio continue ses sourdes menées ; mais ses manœuvres sont traversées par l'amour de son fils Max pour Thécla, fille de Wallenstein. C'est en vain qu'Octavio cherche à entraîner son fils dans son parti. Max a dans Wallenstein une confiance aveugle et illimitée ; il ne peut pas le croire capable d'une trahison, et quand son père lui fournit la preuve de ses intrigues et lui dévoile ses projets ambitieux, il court auprès de son général, pour lui demander de s'expliquer, convaincu qu'il est victime des apparences :

*Octavio.*—“ Eh bien, mon fils, maintenant nous allons être éclairés ; car tout, je le savais, se conduisait par Sésina.

*Max.*—Je veux connaître la vérité par une voie plus prompte. Adieu.

*Octavio.*—Où vas-tu ? Arrête.

*Max.*—Chez le prince.

*Octavio, effrayé.*—Quoi !

*Max.*—Si tu as cru que j'étais disposé à jouer un rôle dans ton jeu, tu t'es mépris sur moi ; ma route ne doit pas être tortueuse, je ne puis être sincère en paroles et dissimulé au fond du cœur. Je ne puis voir un homme se confier à moi comme à son ami, et cependant endormir ma conscience en me disant qu'il agit à ses risques et périls, et que ma bouche ne le trompe point. Tel il me présume, tel je dois être. Je vais trouver le duc : dès aujourd'hui je vais lui demander de sauver sa réputation aux yeux du monde, et de rompre, par une démarche franche, vos menées artificieuses.

*Octavio.*—Quoi ! tu veux ?.....

*Max.*—N'en doute pas, je le veux faire.

*Octavio.*—Oui, je me suis mépris sur toi, je t'ai pris pour un fils prudent qui bénirait la main bienfaisante qui le retire de l'abîme ; et je ne vois qu'un insensé, que le pouvoir de

deux beaux yeux éblouit, que la passion aveugle, que la lumière du jour ne saurait éclairer : eh bien, va, interroge-le ; sois assez imprudent pour lui livrer le secret de ton père, de ton empereur. Contrains-moi d'en venir, avant le temps à quelque éclat bruyant. Et maintenant, après que par un miracle du ciel mon secret a été jusqu'ici protégé, que les regards clairvoyants du soupçon ont été endormis, donne-moi la douleur de voir mon propre fils anéantir dans sa rage insensée l'oeuvre pénible de la politique.

*Max.*—Oh ! cette politique, combien je la maudis ! C'est avec votre politique que vous le pousserez à quelque démarche..... Oui, puisque vous voulez qu'il soit coupable, vous pouvez le rendre coupable. Oh ! tout ceci aura une fin déplorable. Et de quelque façon que le sort en décide, je vois, j'en ai le pressentiment, s'approcher un dénouement funeste. Car si ce génie royal vient à tomber, il entraînera tout un monde dans sa ruine ; comme le vaisseau au milieu de la pleine mer qui, s'embrasant tout à coup, éclate de toutes parts, et lance entre le ciel et la mer l'équipage qui le montait, il nous entraînera dans sa chute, nous tous qui sommes attachés à sa fortune.

Comporte-toi comme tu veux, mais permets-moi aussi d'agir à ma guise. Tout doit demeurer pur entre lui et moi ; et avant le déclin du jour je saurai si c'est un ami ou un père que je dois perdre."

L'action se précipite et se dénoue dans la troisième partie, *la Mort de Wallenstein*. Au moment décisif, Wallenstein hésite encore ; il observe le ciel avec son astrologue Sèni, et guette l'apparition au Zénith de Jupiter, l'astre qui préside à sa destinée.

Tout à coup il apprend que ses dépêches aux Suédois ont été interceptées, que ses principaux officiers, et à leur tête Octavio Piccolomini, l'ont trahi, abandonné, et se retirent avec leurs troupes. Mais il est trop tard pour qu'il puisse renoncer à ses projets, il faut qu'il pousse son entreprise jusqu'au bout.

Le dernier espoir de Wallenstein est dans Max Piccolomini, qui commande une troupe d'élite encore hésitante, attendant avec impatience la décision de son chef.

Max agité par les sentiments les plus divers ne sait à quel parti se résoudre, il demande à sa bien aimée de l'inspirer, mais Thécia avec un héroïsme inattendu et sublime lui conseille de faire son devoir et de rester fidèle à son souverain.

*Max.*—“ Ce n'est pas la fille de Wallenstein que j'interroge, c'est ma bien aimée. S'il s'agissait ici de gagner une couronne, tu pourrais chercher à décider d'après les lois de la prudence ; mais il s'agit du repos de ton ami, et du sort de mille braves, au cœur héroïque, qui suivront l'exemple qu'il donnera. Dois-je abjurer les serments et les devoirs qui m'engagent à l'empereur ? dois-je lancer dans le camp d'Octavio un plomb homicide ? Ah ! si la balle est une fois lancée, elle ne sera plus un instrument aveugle ; elle vivra, un esprit fatal la poussera ; les furies vengeresses du crime la conduiront, et lui feront méchamment suivre la route la plus funeste.

*Thécia.*—O Max !

*Max, l'interrompt.*—Non, non, suspends ta réponse ; je te connais, le devoir le plus cruel peut paraître le plus sacré à ton noble cœur. Ne cherche pas une grandeur d'âme au-dessus des forces humaines : songe à tout ce que le prince a toujours été pour moi ; songe comment mon père a reconnu ses bienfaits, Ah ! les nobles et libres inspirations de la reconnaissance, de la pieuse et fidèle amitié, ne sont-elles pas aussi une religion sacrée pour le cœur ? la nature ne se venge-t-elle pas cruellement du barbare qui lui fait honteusement outrage ? Mets tout dans la balance ; laisse ton cœur décider et prononce.

*Thécia.*—Ah ! le tien a décidé depuis longtemps ; suis ton premier mouvement.

*La comtesse Therzky.*—Malheureuse !

*Thécia.*—Le sentiment que ton royal cœur n'a pas d'abord éprouvé et embrassé pourrait-il être le plus juste ? Va, accomplis ton devoir. Quel qu'eût été ton choix, je t'aurais toujours aimé : tu ne pouvais cesser d'être noble et digne de toi-même. Mais le remords ne doit jamais troubler la belle paix de ton âme.

*Max.*—Il faut donc te quitter, me séparer de toi !

*Thécla.*—Tu es fidèle à toi-même, c'est être fidèle à moi. Le destin nous sépare, nos cœurs restent unis. Une sanglante haine divise à jamais les maisons de Wallenstein et de Piccolomini ; mais nous n'appartenons point à nos maisons. Va, va, hâte-toi de séparer ta bonne cause de la nôtre qui est malheureuse. La malédiction du ciel est sur notre tête ; elle est vouée à la ruine. Moi aussi je serai perdue par la faute de mon père : ne t'afflige pas sur moi ; mon sort sera bientôt décidé."

Ces paroles sont l'arrêt de Wallenstein, c'est la condamnation de son entreprise que sa fille vient de prononcer. Max s'éloigne, cherche et trouve la mort en combattant pour son souverain. Wallenstein abandonné par la plus grande partie de ses troupes se retire à Egra, sur la frontière de Bohême. La trahison l'y suit : un officier irlandais, Buttler, embauche les assassins. Nous citons les principaux passages de cette scène :

*Buttler.*—“ La volonté et l'ordre de l'empereur est que Friedland soit saisi mort ou vif.

*Deveroux.*—Sa lettre le porte ainsi ?

*Macdonald.*—Oui, mort ou vif.

*Buttler.*—Et une magnifique récompense en or et en terres attend celui qui exécutera l'acte.

*Deveroux.*—Oui, cela sonne bien ; les paroles qui viennent de là sonnent toujours bien. Ah ! nous connaissons cela ; quelque chaîne d'or, un méchant cheval, un parchemin ou quelque chose de ce genre. Le prince paye mieux.

*Macdonald.*—Oui, il est splendide.

*Buttler.*—Son jour est passé, l'étoile de son bonheur est tombée... Déjà plus de vingt mille hommes l'ont abandonné ; il faut faire quelque chose de mieux, un coup prompt et décisif... il faut le tuer.

*Tous deux.*—Le tuer ! (*tous deux reculent.*)

*Buttler.*—Le tuer vous dis-je ;... et je vous ai choisis pour cela.

*Tous deux.*—Nous !

*Buttler.*—Vous, capitaine Deveroux et Macdonald.

*Macdonald.*—Non cela ne se peut pas.

*Buttler.*—Eh bien ! soit. Faites-moi venir Pestalutz.

*Deveroux, surpris.*—Pestalutz ! Eh !

*Macdonald.*—Que lui veux-tu ?

*Buttler.*—Puisque vous m'avez refusé j'en trouverai assez d'autres.

*Deveroux.*—Non ; s'il doit périr nous pouvons tout aussi bien qu'un autre gagner la récompense promise. Qu'en penses-tu, camarade Macdonald ?

*Macdonald.*—Oui, s'il doit périr, si cela ne peut être autrement, je n'entends pas que Pestalutz en profite . . .

*Deveroux.*—De par tous les diables, tu sais que je ne suis pas un poltron : mais, vois-tu, il n'y a pas encore huit jours que le duc m'a fait compter vingt pièces d'or pour acheter ce vêtement chaud que je porte ; et s'il m'aperçoit avec ma hallebarde, s'il jette les yeux sur cet habit ; vois-tu . . . eh bien, le diable m'emporte, je ne suis pas un poltron . . .

*Buttler.*—Le duc t'a donné un vêtement chaud . . . et toi, pauvre hère, tu hésites à cause de cela à lui passer ton épée à travers le corps ! L'empereur lui a donné un vêtement qui tient encore plus chaud, le manteau de prince ; et comment a-t-il reconnu ce bienfait ? par la révolte et la trahison.

*Deveroux.*—C'est vrai aussi. Au diable la reconnaissance. Je le tuerais."

Quelques instants après, Buttler conduit lui-même les assassins à la porte de l'appartement où Wallenstein est endormi. Le valet de chambre du duc se jette au devant d'eux pour les arrêter, mais il tombe frappé. Les meurtriers passent sur son corps ; on entend dans l'éloignement un fracas de portes brisées, des cris sourds, un bruit d'armes, puis tout d'un coup un profond silence.

Les trompettes sonnent, ce sont les impériaux qui entrent dans le château, et à leur tête Octavio Piccolomini. Il éprouve un mouvement d'horreur en apprenant ce crime dont il a été l'instigateur. Dieu juste, s'écrie-t-il, j'en lève la main au ciel, je suis innocent de cette criminelle action. Oui, répond Buttler, votre main est pure, vous vous êtes servi de la mienne.

A ce moment un courrier apporte à Octavio une lettre de l'empereur avec cette adresse : Au prince Piccolomini.

Voilà donc le fruit de ses intrigues ; son fils est mort désespéré, il a fait égorger son meilleur ami, mais il est prince : il est arrivé au terme de son ambition.

Tel est ce drame magnifique, le chef-d'œuvre de la scène allemande, dont les beautés vigoureuses imposent l'admiration et désarment la critique. Ce n'est plus la tragédie française, si raide, si compassée, si solennelle ; ce n'est pas non plus le chaos souvent sublime mais toujours heurté de Shakespeare, c'est la peinture animée, brillante de la vie moderne, avec une richesse de couleurs, une précision de détails qui s'harmonise avec la grandeur. L'histoire n'y paraît pas seulement comme un décor de théâtre pour amuser l'imagination ; elle agrandit l'intérêt, élargit les horizons et ajoute l'intuition des grands hommes et des grands événements aux émotions dramatiques.

Les dernières pièces de Schiller, *Jeanne d'Arc*, *Marie Stuart* et *Guillaume Tell*, sans égaler *Wallenstein*, comptent parmi les chefs-d'œuvres de la littérature allemande et ont conquis l'admiration de l'Europe entière.

Par *Jeanne d'Arc*, Schiller s'est acquis un droit immortel au respect et à la gratitude de la France. Il a vengé *Jeanne d'Arc*, notre héroïne nationale, des basses plaisanteries de Voltaire. Cette réaction contre le sarcasme et l'ironie desséchante du XVIII<sup>e</sup> siècle fut l'inspiration même de sa pièce ; il l'annonce avec noblesse dans la préface de la pièce : " Pour couvrir d'ignominie le céleste idéal de l'humanité, l'ignoble moquerie. ô noble vierge ! t'a traînée dans la boue la plus immonde ; car l'ironie a engagé contre la beauté pure une guerre éternelle ; elle ne croit ni à Dieu, ni à ses anges ; elle veut ravir au cœur les trésors qui font sa richesse ; elle combat la noble illusion, elle étouffe la croyance . . . Ne crains rien : il y a encore de nobles cœurs qui s'enflamment pour tout ce qui est divin."

Il est étrange que la plus noble figure de notre histoire, souillée par un poète français, doive à la muse allemande la restitution de son auréole.

Le drame de *Marie Stuart* est issu d'une pensée aussi généreuse, car Schiller y prend le parti de la faiblesse désarmée contre la ruse et la force. Une scène magnifique

est l'entrevue des deux reines dans le parc de Fotheringhay. Elizabeth y vient pour humilier sa prisonnière Marie et pour jouir de son désespoir. Mais celle-ci se redresse avec courage devant ses insultes, au lieu de tomber à ses pieds, et la réduit victorieusement au silence.

*Elizabeth.*—“ Vous reconnaissez-vous enfin vaincue ? Etes-vous à bout d'intrigues ? N'y a-t-il plus aucun meurtrier en route, aucun aventurier qui ose se faire votre chevalier ? ”

*Marie, se contenant.*—Ma sœur ! ma sœur ! Dieu ! donne-moi la modération ! C'en est trop !

*Elizabeth, avec un rire dédaigneux.*—Maintenant vous montrez votre véritable visage, jusqu'ici ce n'était que le masque.

*Marie, enflammée d'une noble colère.*—J'ai failli par faiblesse humaine, par jeunesse ; la puissance m'a égarée, mais je n'ai recouru ni à la ruse ni aux pièges ; j'ai dédaigné l'hypocrisie avec une fierté royale. Le monde me croit une grande coupable, mais je puis dire que je vaud mieux que ma renommée. Malheur à vous, si jamais vous levez le masque de l'honnêteté dont vous couvrez hypocritement l'ardeur effrénée de vos plaisirs cachés... Le trône d'Angleterre est souillée par une bâtarde, le noble peuple des Anglais est trompé par une jongleuse rusée. Si le droit régnait, vous seriez dans la poussière devant moi, car je suis votre reine.”

Elizabeth s'éloigne rapidement ; les lords la suivent consternés.

L'effet tragique de ce dialogue, c'est que Marie Stuart est à la merci d'Elizabeth ; le spectateur sent que son audace lui coûtera la vie. Cette scène était le triomphe d'une des plus grandes tragédiennes de notre époque, Madame Ristori.

Guillaume Tell, la dernière pièce que Schiller ait composée, est considérée par beaucoup de connaisseurs comme son chef-d'œuvre. Tout le monde connaît la légende qui fait le fond de ce drame ; la voici en quelques mots.

A l'époque où la Suisse était province de l'empire d'Autriche, le gouverneur du canton d'Uri, nommé Gessler, exerçait sur les habitants la tyrannie la plus odieuse. Il fit mettre un de ses chapeaux au bout d'une perche sur la

place d'Altorf, et ordonna, sous peine de mort, qu'on lui rendit les mêmes honneurs qu'à sa propre personne. Un archer renommé, Guillaume Tell, refusant de fléchir le genou devant le chapeau, Gessler, irrité, lui ordonna de percer avec une flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Guillaume sortit vainqueur de cette terrible épreuve, mais il jura de se venger par la mort du tyran. Cependant Gessler le garde prisonnier, et l'emmène avec lui pour l'enfermer dans le château de Kussnacht. Mais tandis qu'on traverse le lac sur une barque, le ciel s'obscurcit, une violente tempête se déchaîne. Les rameurs ne sont plus maîtres de l'embarcation; il n'y a qu'un homme disent-ils, qui puisse nous sauver, c'est Guillaume Tell. Gessler lui fait ôter ses liens et lui promet la liberté s'il parvient à le sauver. Guillaume prend le gouvernail, et la barque s'approche du rivage. Soudain Tell saisit son arbalète, s'élançe légèrement sur un rocher et repousse du pied la barque au milieu des flots. Il est libre!—On voit encore de nos jours ce rocher au bord du lac Lucerne; on y a élevé une chapelle et l'endroit a été nommé Tellsplatte.—Mais Gessler est parvenu à atteindre le rivage. Guillaume s'embusque sur la route de Kussnacht au milieu d'un bois, et perce le tyran d'un trait mortel.

La pièce composée par Schiller sur cette donnée est également admirable par la grandeur des caractères, la vivacité des effets scéniques et la richesse des peintures. C'est la Suisse avec son charme poétique et la magie de ses paysages: "Dès les premiers vers, dit Madame de Staël, on croit entendre résonner le cor des Alpes. Ces nuages qui partagent les montagnes, ces chasseurs de chamois poursuivant leur proie légère à travers les abîmes, cette vie à la fois pastorale et guerrière, qui combat la nature et reste en paix avec les hommes, tout inspire un intérêt animé pour la Suisse, et l'unité d'action à la tragédie, tient à l'art d'avoir fait de la nation même un personnage dramatique."

L'originalité de cette pièce, c'est qu'elle n'est pas républicaine dans le genre déclamatoire du XVIIIe siècle. Le héros est un chasseur, un paysan inoffensif, complètement étranger à la politique; il refuse de prendre part aux complots

que forment ses compatriotes pour secouer le joug de Gessler : son énergie et son amour de la liberté sommeillent jusqu'au jour où sa vie paisible est troublée par les caprices et par l'insolence du tyran. Quand Gessler lui donne l'ordre impie et barbare de percer d'un coup d'arbalète une pomme placée sur la tête de son fils, Tell prend deux flèches, cache l'une dans sa poitrine, et avec l'autre abat la pomme. Gessler étonné et furieux de ce succès s'approche de lui :

“ Ecoute, Tell !

*Tell.*—Que voulez-vous, seigneur ?

*Gessler.*—Tu avais encore une deuxième flèche sur toi—oui je l'ai bien vue—qu'en voulais-tu faire ?

*Tell, interdit.*—Seigneur, c'est l'usage chez les archers.

*Gessler.*—Non, Tell, je ne me contente pas de cette réponse : tu avais une autre intention. Dis-moi la vérité librement et sans crainte, Tell ! Quoi que ce soit, ta vie est assurée. Pourquoi la deuxième flèche ?

*Tell.*—Eh bien, Seigneur, puisque vous me garantissez la vie sauve, je veux vous dire franchement la vérité. (*Il tire la flèche de son vêtement et jette au tyran un regard terrible.*) Avec cette deuxième flèche, j'aurais tiré sur—vous, si j'avais atteint mon cher enfant, et vous, sans doute je ne vous aurais pas manqué.

*Gessler.*—Bien Tell ! Je t'ai promis la vie ; j'en ai donné ma parole de chevalier, je veux la tenir. Mais comme je connais ta méchanceté, je veux te faire conduire et garder dans un endroit où ni lune ni soleil ne t'éclaireront, afin que je sois assuré contre tes flèches. Saisissez-le, varlets ! Garottez-le !”

On sait comment Tell reconquiert la liberté ; il va s'embusquer dans le chemin qui conduit à Kussnacht, et se plaint avec une tristesse virile de sa destinée :

“ Ici, dit-il, passe le marchand plein de soucis, le pèlerin  
 “ au léger bagage, le moine recueilli, le sombre brigand et  
 “ le gai ménétrier, le colporteur avec son cheval pesamment  
 “ chargé, venant des pays éloignés, car tout chemin mène  
 “ au bout du monde. Tous poursuivent leur chemin allant  
 “ à leurs affaires—et la mienne, c'est le meurtre !

“ Jadis quand le père sortait, cher enfant, c'était une joie  
 “ à son retour ; car jamais il ne rentrait sans vous apporter

“ quelque chose, soit une belle fleur des Alpes, soit un oiseau rare ou une corne d'Ammon, comme le piéton en trouve sur les rochers.

“ Maintenant d'autres soins le préoccupent ; il est assis devant la route sauvage avec des pensées de mort ; c'est la vie de l'ennemi qu'il veut. Mais pourtant il ne pense qu'à vous, chers enfants en ce moment, c'est pour vous défendre, pour protéger votre douce innocence contre la haine du tyran qu'il bande son arc vengeur.”

Bientôt Gessler paraît à cheval, sur les hauteurs, et descend le chemin. Une malheureuse femme dont le mari languit en prison, se jette à ses pieds et demande justice. Il la repousse, elle saisit la bride de son cheval : “ Me voici avec mes enfants ; écrase ces malheureux orphelins sous les pieds de ton cheval, ce ne sera pas la pire de tes cruautés.”—“ Je suis encore, dit Gessler, un maître trop doux pour ce peuple, Je ne l'ai pas dompté comme il devait l'être. Mais tout cela va changer, je le jure. Je veux...” A ce moment une flèche l'atteint au cœur. Il tombe en s'écriant : “ C'est la flèche de Tell ! ” “ Tu dois la reconnaître ! ” lui crie Tell du haut d'un rocher. Le peuple accourt et partout on entend répéter : “ Nous sommes libres ! ” Ainsi s'accomplit par la main d'un montagnard inoffensif l'affranchissement de la Suisse.

Schiller mourut quelque temps après la première représentation de Guillaume Tell, en 1807, à l'âge de quarante six ans, dans toute la force de son génie, au milieu de compositions dramatiques dont les ébauches ont été pieusement recueillies, et qu'il n'eut pas le temps de convertir en chef d'œuvre. Sa fin fut calme et religieuse. Quelques heures avant sa mort, on lui demandait comment il se trouvait : “ toujours plus tranquille ” répondit le mourant. Ces paroles sont le symbole de sa vie entière. Nous avons vu, en effet, ce génie puissant débiter avec une fougue entraînant, une effervescence révolutionnaire, puis arriver graduellement aux régions sereines de la pensée et de l'art. L'Allemagne actuelle peut se glorifier de sa puissance militaire, de sa politique de fer et de sang ; ses vrais amis, ses admirateurs aimeront toujours à la personnifier dans la calme et noble figure de Schiller.

ALBERT LEFAIVRE.

# LE JUBILÉ DE 1881.

(IMITÉ DE GILBERT.)

---

A M. L'ABBÉ LOUIS RICHARD, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES TROIS-RIVIÈRES.

Le ciel s'ouvre. . . . il répand sa brillante rosée  
Présage du réveil tant promis aux humains ;  
Déjà des fiers géans la puissance est brisée,  
Et leur sceptre, Seigneur, est placé dans vos mains.  
*(Lefranc de Pompignan.)*

Comme un tigre altéré de sang et de carnage  
Qui ne suit d'autre instinct que celui de sa rage,  
Satan sème partout des décombres fumants ;  
Satellite du mal une ligue insensée  
Renouvelle aujourd'hui, cruelle et forcenée,  
L'antique combat des Titans.

L'incrédule, au milieu d'attaques dérisoires,  
De ses triomphes nains, de ses tristes victoires,  
Lançait hier encor ces paroles au Christ :  
" Tu n'es plus notre maître, ô Dieu plein d'impostures ;  
Nous secouons le joug de tes hordes impures :  
Fantôme, ton règne est fini !... "

" Libres, nous adorons la Raison souveraine  
Qui trônera bientôt comme une grande reine  
Sur l'autel purifié de tes temples déserts.  
O Pierre, elle a brisé ton antique couronne,  
Eglise catholique, elle a broyé ton trône  
Et tient ton pape dans les fers. "

" Vampires des couvents, rentrez dans la poussière ;  
Culte d'un imposteur, disparais de la terre,  
Courbe ton front impur devant notre drapeau.  
Et toi, vieillard vaincu par notre jeune armée,  
Avec les vieux tronçons de ta crosse brisée  
Commence à creuser ton tombeau ! "

“ O Christ, viens assister au long et dernier râle,  
 A la triste agonie, à la ruine totale  
 De ton culte idolâtre, honni par l'univers.  
 Oui, oui, disparaissez au sein des nuits profondes,  
 Cyrénéens craintifs, adorateurs immondes  
 D'un vain bois que rongent les vers ! ”

“ Mais par delà les mers, du sein de Rome antique,  
 S'est fait entendre hier la parole mystique,  
 La bienfaisante voix du Pontife immortel :  
 “ O chrétiens, mes enfants, a dit ce tendre père,  
 Les malheurs les plus grands vont fondre sur la terre,  
 Vingt fois coupable envers le ciel.”

“ Les criminels enfants de notre siècle immonde  
 Dans leur rage d'enfer promènent par le monde  
 Leurs sanglants étendards levés contre le ciel.  
 Ils se sont ri du Christ ; et dans leur fureur impie  
 Ils ont, les malheureux ! projeté l'infami  
 A la face de l'Eternel.”

“ Eh bien ! lève ton front, Eglise catholique !  
 Poursuis par l'univers ton œuvre magnifique ;  
 Fléchis le bras de Dieu par un saint *jubilé*.  
 Vaillants soldats du Christ, votre arme est la prière,  
 Guerriers, combattez donc à votre manière,  
 Et le monde sera sauvé ! ”

Les peuples sont sortis des ténèbres profondes ;  
 Un saint tressaillement a parcouru les mondes  
 Lorsque du Vatican partit la grande voix.  
 Secouant sa torpeur reprenant confiance  
 L'univers effrayé tomba, plein d'espérance,  
 A genoux au pied de la croix.

Spectacle consolant ! Trop heureuses journées !  
 Sitôt que du soleil les ondes enflammées  
 Se répandent à flots sur les monts endormis  
 Et que le val obscur sourit à la lumière,  
 Pieuse et recueillie une foule en prière  
 Se presse dans les saints parvis.

Mon œil de catholique a vu ce beau spectacle :  
 Toute une nation—de foi touchant miracle !  
 Répétante elle aussi, faisant monter au ciel  
 Le cri de repentir et de douce espérance  
 Qui, baume bienfaisant, apaise la souffrance,  
 Qu'écoute toujours l'Eternel.

Oui, vous exaucerez la prière de flamme  
 Qu'en silence, ô mon Dieu, vous redisait leur âme  
 Sous les voûtes du temple aux splendides décors :  
 " Que votre règne arrive ! et votre croix puissante,  
 " Debout comme au Calvaire et toujours triomphante  
 " Brisera l'orgueil des Césars."

Que les cieux sont sereins en ces jours d'allégresse ;  
 Le plaisir le bonheur succède à la tristesse ;  
 Le Seigneur courbe tout sous sa divine loi.  
 On dirait notre Eglise un temple magnifique,  
 Où fleurit de nos jours la vertu pure, antique  
 Des premiers âges de la foi.

Eh bien ! fiers potentants qui gouverniez la foudre ;  
 Vous qui, dans votre orgueil, vouliez réduire en poudre,  
 Marteler en vainqueurs les trônes et l'Autel,  
 Vos orgueilleux projets sont restés inutiles ;  
 La foudre est assoupie, et vos œuvres débiles  
 Sont mortes sous les coups du ciel.

Allez, semez partout la mort et l'incendie ;  
 Courbez sous votre joug notre Eglise asservie,  
 Venez à leur secours, infernal escadron,  
 Et dans vos vains efforts, dans vos triomphes sombres,  
 Peuples nains, entassez décombres sur décombres,  
 Ces décombres enfanteront !

Et toujours notre foi, brillante et radieuse,  
 Sur les trônes brisés ira victorieuse,  
 Sans redouter jamais votre glaive de feu ;  
 Non, vous ne pourrez pas, ô race abominable,  
 Ingrats, faire crouler ce rocher immuable,  
 Façonné par la main d'un Dieu !

# ANGÉLINE DE MONTBRUN.

---

(Mina Darville à Emma \*\*\*)

Décidément, mes rêves patriotiques vous sont suspects et ce n'est pas sans malice que vous me conseillez de chercher la source de ce beau zèle. Ma chère, je n'ai pas l'esprit curieux. Chercher les sources, remonter aux principes, c'est l'affaire des explorateurs et des philosophes. Prétendez-vous me confondre avec ces gens-là ? D'ailleurs, il ne faut jamais admettre le plus quand le moins suffit à une explication. Ici le patriotisme suffit.

Vous rappelez-vous nos conversations de l'automne dernier, alors que vous commenciez à être un peu sage ? quels progrès vous avez faits ! J'aimerais reprendre ces causeries. Angéline a toute mon amitié, toute ma confiance, mais elle m'est trop supérieure à certains égards. Aucune poussière n'a jamais touché cette radieuse fleur et conséquemment je m'observe toujours un peu ; avec vous, future novice, je suis plus libre. Malgré vos aspirations religieuses je ne puis oublier que nous avons été compagnes de chimères, de lectures, de frivolités. Parfois, je vous envie votre désenchantement si prompt, si complet. Mais ces désirs s'évanouissent vite. Je m'obstine à espérer qu'un jour ou l'autre le bonheur passera sur cette pauvre terre que Dieu a faite si belle.

De ma fenêtre j'ai une admirable vue du fleuve. Vraiment, c'est l'océan. Je ne me lasse pas de le regarder. J'aime la mer. Cette musique des flots jette un velours de mélancolie sur la tristesse de mes pensées, car je vous l'avoue, j'ai des tristesses et volontiers je dirais comme je ne sais plus quelle reine : Fi de la vie ! Pourtant je n'ai aucun sujet positif de chagrin, mais vous le savez

On cesse de s'aimer si personne ne nous aime.

Eh bien ! je vois venir le jour où je me prendrai en horreur.

Vous n'ignorez pas comme j'ai désiré la réalisation du rêve de Maurice. Sans doute je savais que je passerais au second rang. Mais est-ce le second rang que je tiens ? Y a-t-il comparaison possible entre son culte pour elle et son affection pour moi ? Il est vrai qu'en revanche Angéline m'aime plus qu'autrefois ; elle m'est la plus aimable, la plus tendre des sœurs ; mais naturellement je viens bien après son fiancé et son père. Quant à celui-ci *the last but not the least* qu'est-ce que cet aimable intérêt qu'il me porte ? Je l'admets, dans ce cœur viril le moindre sentiment a de la force. Mais encore une fois qu'est-ce que cela ? Si vous saviez comme il aime sa fille ! Pour moi, je ne suis nécessaire à personne. Ma chère Emma, j'éprouve ce qu'éprouverait un avare qui verrait les autres chargés d'or et n'aurait que quelques pièces de monnaie.

(*Mina Darville à Emma \*\*\**)

Vous dites, chère amie, que la seule chose triste ce serait d'être aimée par dessus tout. *Triste*, est-ce bien là le mot ? Disons redoutable, si vous le voulez, mais soyez tranquille je suis bien à l'abri de ce côté. Sans doute, il est plus doux, plus divin de donner que de recevoir. Mais le désintéressement absolu où le trouve-t-on ? Je vous avoue que votre citation de Fénelon ne m'a pas plu (1). Ce roi de Chine m'est resté sur le cœur. Quoi ! c'est là que vous voulez arriver. Il viendra un temps où il vous sera parfaitement égal que je vous donne une pensée, un souvenir. Je me suis plainte à M. de Montbrun qui m'a répondu non sans malice peut-être, que vous en aviez pour longtemps avant d'en être à *l'amour pur* et à *la mort mystique*.

Je vois qu'il trouve charmant que les rivalités mondaines n'aient pas refroidi notre amitié d'enfance. Il dit que nous nous avons du bon. Sur le papier, cela n'a pas l'air très-flatteur, mais ce diable d'homme a le secret de rendre le

(1) Si vous n'aviez pas d'amour-propre vous ne désireriez pas plus voir vos amis attachés à vous que de les voir attachés au roi de Chine. Fénelon. *Lettres Spirituelles*.

moindre compliment extrêmement acceptable. Je vous avoue que je ne m'habitue pas au charme de sa conversation. Pourtant, son esprit s'endort souvent—sa pensée a besoin du grand air et jamais il ne cause si bien qu'à travers champs—mais n'importe. Même dans un salon bien clos il garde toujours je ne sais quoi qui repose, rafraîchit et fait qu'on l'écoute comme on marche sur la mousse, comme on écoute le ruisseau couler. Il ne lui manque qu'un peu de ce charme troublant qui nous faisait extravaguer devant le portrait de Chateaubriand. Je dis *faisait*. Au fond, cette belle tête peignée par le vent me plaît encore plus qu'on ne saurait dire. Mais décidément c'est trop René. Admirez ma sagesse. Je voudrais apprendre à comprendre, à pratiquer la vie, je voudrais oublier le beau ténébreux et ses immortelles tristesses. Pourtant, cet ennuyé est bien aimable. Convenez-en.

M. de Montbrun assure que vous allez retrouver votre gaieté derrière les grilles. Quoiqu'il vous ait peu vue, il ne vous a pas oubliée; vous lui plaisez et comme on me fait plaisir en vous rendant justice, je ne lui ai pas laissé ignorer que vous le trouvez l'homme le plus séduisant que vous ayez vu. La discrétion doit avoir des bornes; d'ailleurs avec lui c'est tout à fait sans inconvénients: il ne vous croira pas éprise de lui ni à la veille de l'être.

Nous parlons quelquefois de votre vocation. Il vous approuve de prendre le chemin le plus court pour aller au ciel. Mais je reste faible contre la pensée de cette demi-séparation. Je crains que l'austérité religieuse ne nuise à notre intimité. Il y a une foule de rien féminins qu'il faut dire: l'amitié sans confiance, c'est une fleur sans parfum. Puis, parfois, il faut si peu de chose pour changer l'amitié en indifférence. Il me semble que à certains moments le cœur est beaucoup comme ces mers du nord qu'une pierre lancée, que le moindre choc va glacer de toutes parts une fois l'été fini. Prenons garde.

Il est maintenant décidé que Maurice ira en France pour ses études. Comment pourra-t-il s'arracher d'ici, je n'en sais rien, ni lui non plus. Mais il faudrait toujours finir par partir et M. de Montbrun ne veut pas qu'Angéline se

marie avant d'avoir vingt ans. Pour moi, je passerai probablement ici la plus grande partie de l'absence de mon frère. Il le désire et ma belle petite sœur m'en presse très fort. Pauvres enfants ! la pensée du départ les assombrit beaucoup, ce qui me rassure. Chose étrange, le bonheur fait peur. Il me semblait toujours qu'il allait arriver quelque chose. C'est bien sigulier, mais Angéline m'inspire souvent une pitié qui ne peut se dire. Je la trouve trop belle, trop charmante, trop heureuse, trop aimée. Vous comprenez qu'ici nous sommes bien loin de *l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts*. Vraiment, j'ai beau regarder, je ne vois point le *grain noir*, comme disent les marins. Le bonheur serait-il de ce monde ? Il est vrai que son père ne cherche pas du tout à lui épargner les petites contrariétés de chaque jour. Il l'assujettit fort bien à son devoir. Mais qu'est-ce que cela ? Rien qu'à la regarder on voit qu'elle ne connaît pas le terne ou comme nous disions *le gris* de la vie.

(Mina Darville à Emma \*\*\*)

Je suis de la plus belle humeur du monde et je veux vous dire pourquoi. D'abord sachez que Mme H... est à Valriant. Oui, ma chère, elle ne peut supporter le séjour des campagnes à la mode (sic). Il lui faut le calme, le repos, etc., etc. C'est parfaitement touchant, mais j'incline à croire que cette veuve inconsolable ferait très volontiers.

“ Sa principale affaire  
Des doux soins d'aimer et de plaire.”

Toujours est-il, qu'elle a fait comme celui qui alla à la montagne parce que la montagne ne venait pas à lui. Du reste, toujours brillante ; mais le voisinage d'Angéline ne lui est pas avantageux. Elle a un peu l'air d'une grosse pivoine à côté d'une rose. Mais elle manœuvrait de son mieux. Fallait voir avec quel enthousiasme elle parlait d'Angéline ! Avec quelle grâce modeste elle reprochait à M. de Montbrun de ressembler autant à la plus charmante des canadiennes. C'était une étude piquante. Mais sous les grâces étudiées j'ai cru voir un sentiment sincère.

Ce qui est sûr, c'est qu'elle me hait cordialement. Je suis sa *bête noire*. Il est vrai qu'ostensiblement on me fait la plus belle patte de velours possible, mais j'ai senti bien souvent les griffes. Quels compliments perfides ! comme cette femme serait dangereuse si elle avait de la mesure ! et quelle pauvre personne elle voudrait faire de moi sous le beau prétexte de relever mes succès.

Oui, ma chère, je suis une grande criminelle et j'ai déjà fait couler bien des larmes. On en connaît dont le cœur est en cendres. Je suis cause que de jeunes talents négligent l'étude et s'étiolent tristement. Aussi M. de Montbrun m'a dit : Mademoiselle, je commence à croire que je rends un grand service à mon pays en vous gardant à Valriant à mes risques et périls.

Cela nous fit rire. Madame H... qui sait tant de choses ne sait pas qu'en prouvant trop on ne prouve rien. Mais je suis bien vengée. Madame s'en ira *trainant l'aile et tirant le pied*. Je ne parle pas au figuré. Elle s'est donnée une entorse en glissant d'un rocher où elle s'était aventurée malgré mes sages remontrances. Heureusement qu'elle a eu plus de peur que de mal. Mais si vous aviez vu son convoi ! M. de Montbrun et Maurice portaient le brancard, Angéline portait l'ombrelle de madame. Pour moi j'étais comme l'autre officier de Malborough : celui qui ne portait rien. Il faut croire que je n'ai pas un très bon cœur, car j'avais une folle envie de rire. Au fond je ne me le reproche pas beaucoup. Comme dit le cocher de M. de Montbrun : La grosse dame n'avait pas d'affaire à se hisser sur les crans et pouvait bien se promener dans le chemin du roi.

Nous somme allés en corps lui faire visite. M. de Montbrun n'avait pas l'air plus ému qu'il fallait et moi, j'avais une figure qui ne valait rien. Depuis nous avons perdu M. W. C'est un étranger qui aime beaucoup la pêche et croit fermement que tout ce qui est grand, noble, distingué, vient en droiture de l'Angleterre. D'ailleurs très comme il faut. Depuis une quinzaine il nous honorait de ses assiduités. Angéline soutient qu'elle l'a vu rire. Il est certain qu'il s'essayait parfois à badiner et si vous saviez comme sa phrase est plombée ! Mais, disait M. de Montbrun, le bon Dieu me

fait la grâce de ne pas toujours l'entendre. Ce qui ne l'a pas empêché de donner le signal des réjouissances aussitôt que sa seigneurie a eu définitivement tourné les talons. Pourtant sa solennité nous amusait parfois, puis cette suffisance anglaise se prend à tout. Un jour que debout sur la côte nous regardions le fleuve, il arriva à Maurice de dire : Je voudrais bien que le vieux Meschacébé s'aventurât par ici. Là dessus M. W... entama l'éloge de la Tamise. Oui, la Tamise, interrompit M. de Montbrun avec son magnifique sérieux, c'est un beau fleuve. Après les jours de pluie on y trouve de l'eau. Il y en aurait toujours si c'était le bon plaisir de l'Angleterre, n'est-ce pas, monsieur ? continua Angéline s'adressant à M. W... Celui-ci chercha une réponse et ne trouva rien.

“ Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie  
Que tout anglais n'en ait une bonne provision ? ”

C'est Lafontaine qui l'a dit.

LAURE CONAN.

(à continuer.)

---

# CAUSERIE MUSICALE.

---

## L'ORGUE.— *Suite.*

Dans la nomenclature ci-dessus (1) les jeux à anches sont en italiques, la hauteur et le nombre de séries des jeux de mutation sont, à l'exception de la Quinte des pédales, désignés par des nombres impairs, et les fonds par des nombres pairs. Parmi ces derniers, le *huit-pieds* se rencontre presque toujours relativement aux *seize*, *quatre* et *deux-pieds* dans la proportion de quatre à cinq contre un.

Les registres extrêmes en effet ne doivent pas dominer dans une régistration bien entendue ; les *quatre* et *deux-pieds* surtout, en trop grand nombre, rendent un orgue criard, et annullent l'effet du *huit-pieds*, diapason de la voix commune.

Même remarque pour les jeux de mutation : *cornets*, *mixtures*, *cymbales*, etc ; ils ne doivent guère dépasser sept séries de tuyaux dans un grand *seize-pieds* en montre, et doivent être soutenus par un nombre imposant de *huit-pieds* ouverts.

Pour dissimuler la pauvreté de leurs fonds de *huit*, aussi bien que par économie, certains facteurs multiplient les *quatre* et *deux-pieds* et les *jeux composés*. Il faut bien se garder d'admettre une telle disproportion qui, pour faire nombre et produire plus de vacarme, n'ajoute en rien à la véritable puissance de l'orgue.

## L'EXPERTISE.

L'expertise est le complément de tout devis sérieux.

“ Si les mauvais organistes, dit Regnier, dégradent l'art religieux, les mauvaises orgues découragent les bons organistes et en attirent de médiocres. Or ce sont les mauvaises expertises qui font les orgues détestables.”

Le moyen d'avoir toujours de bonnes orgues quand on ne

---

(1) Voir la livraison de juillet.

fait pas d'expertise du tout ! Car peut-on appeler expertise l'inauguration plus ou moins solennelle d'un instrument récemment installé et par le fait déjà reçu, le concert improvisé servant de joute à une demi-douzaine d'organistes décidés à confirmer un succès annoncé d'avance en faisant valoir les jeux les mieux réussis ?

Mais l'instrument le plus médiocre contient encore quelque jeu à effet, de jolis riens propres à éblouir la foule, ne fut-ce qu'une *voix humaine*, ou même *céleste*, un *coucou*, un *piccolo d'un seul pied*. En faut-il davantage pour faire oublier des défauts essentiels comme, par exemple, un pédalier sans l'étendue requise, des demi-régistres, des altérations ou des emprunts aux sommiers, défauts qui rendraient un orgue non recevable partout ailleurs qu'en ce pays ?

L'organiste sérieux invité à pareil concours est réduit au silence par les tours de passe-passe d'un charlatan et devant un parti-pris d'admiration naïve, car en quelle qualité donnerait-il son avis si par hasard on le lui demandait ? Que répondre en présence d'un fait accompli, d'une réception toute faite ? "C'est, dit Etienne Morelot, une pauvre ressource de protester quand on est forcé d'assister à un désastre."

Une vérification détaillée et prévue par le devis de toutes les parties de l'instrument, vérification à laquelle concourraient des personnes du métier, offrirait, on l'admettra sans peine, plus de garantie et de sécurité qu'un simple essai des différents jeux, cet essai fut-il le plus désintéressé du monde.

Quand au détail de cette vérification, je renvoie le lecteur à un extrait de Don Bédos (1) lequel nous donne pour la faire, une direction mis à la portée de toute personne intelligente et à l'oreille tant soit peu délicate.

Une pareille analyse, le livre en main, préviendrait bien des malentendus et récrémations, ferait l'éloge du bon facteur en décourageant le mauvais, si habile à s'imposer, à exploiter la bonne foi du clergé avant que celui-ci ait eu le temps de se reconnaître et de pouvoir comparer d'autres soumissions, avec la sienne.

---

(1) Cité par Regnier "L'Orgue." Etude, cinquante-et-unième.

Si le cadre de cette causerie ne me permet pas d'entrer dans plus de détails sur le mode et le personnel d'une expertise, je puis du moins protester encore une fois contre l'accueil trop complaisant fait au premier facteur qui se présente lui-même ou se fait présenter par un compère et contre le semblant d'examen fait de son ouvrage.

#### ENTRETIEN DE L'ORGUE.

Un orgue n'est pas seulement un joli meuble fait pour cadrer avec l'architecture de l'église, un instrument d'occasion bon tout au plus à donner de l'éclat à la seule solennité motivée par son installation, c'est encore un œuvre d'art, un monument durable qui ne doit jamais cesser d'être le digne accessoire du culte et l'honneur d'une paroisse.

Négliger, comme on fait le souvent, l'entretien de l'orgue au point d'en faire une véritable ruine, c'est non seulement une maladresse, un manque de goût, mais encore une véritable profanation.

Je connais tel orgue de nos campagnes que le facteur n'a jamais été appelé à visiter depuis le jour de l'inauguration, et qui se trouve dans un désordre tel que, sans le buffet, on ne saurait plus reconnaître l'œuvre primitive.

L'on admet la nécessité d'entretenir, de réparer l'édifice le plus solide et le plus vulgaire, et l'on semble ne tenir aucun compte des détériorations auxquelles peut être sujet cet ensemble de pièces nombreuses et délicates, de matériaux divers dont se compose un orgue.

Que d'altérations possibles à corriger soit dans l'accord, soit dans le mécanisme, que d'accidents à prévenir ? l'exposition au froid, à l'humidité, aux rayons solaires pénétrant par un vitrail trop rapproché, la poussière, les insectes et jusqu'aux hirondelles venant mourir dans les tuyaux et les réduire au silence ; les rats rongant le cuir des soufflets, et pis que les rongeurs, les mutilations du premier ignorant venu, (1) le mouvement naturel des bois, les secousses violentes imprimées à toute l'action par les mauvais organistes et par leurs *piétinements* sur les pédales.

---

(1) Il n'en manque pas de ces officieux toujours prêts à tout gêner gratuitement, taillant ou déprimant les tuyaux sous prétexte de les accorder.

Voilà autant de causes de détériorations démontrant la nécessité de réparations fréquentes, si l'on ne veut en fin de compte ruiner les finances d'une fabrique, en l'obligeant à une restauration complète, ou à l'achat d'un autre instrument.

Cet entretien sera à la charge d'un facteur d'expérience et de l'organiste. Ce dernier devra se rendre compétent à faire certaines réparations faciles et d'urgence, comme une vergette qui se brise, un tirant de registre qui se détache, une soupape restée entr'ouverte, une touche à régler, etc. Mais les réparations plus importantes ainsi que l'accord général de l'orgue seront confiées de préférence au facteur, lequel pourra être appelé à le faire deux fois l'année aux principaux changements de saison.

Il importe durant cet accord d'entretenir dans l'église à peu près la température du dimanche, autrement, les jeux accordés au froid pendant la semaine redeviendraient faux ce jour-là. Pour la même raison l'organiste doit, en quittant ses claviers, laisser le récit ouvert afin d'y conserver la température du reste de l'orgue.

Comme les jeux à anches exigent un accord plus fréquent, l'organiste devra se rendre, sous la direction du facteur, capable de à les accorder ; mais s'il entreprenait de lui-même d'accorder un tuyau à bouche plus faux que les autres, il se servira de l'*accordoir* et se gardera bien de toucher à son harmonie, de le rogner ou de le fendre, il le gâterait infailliblement.

Il faut une grande expérience pour se permettre une opération de ce genre bien rarement faite par le facteur lui-même, quand une fois ses jeux ont été mis en ton.

Enfin, pour tous les détails relatifs à l'entretien de l'orgue par l'organiste, je renvoie ce dernier à l'excellent livre plusieurs fois cité dans le cours de cette causerie. (1) Il trouvera dans ce livre les moyens de procéder avec une sage prudence et à bon escient.

(à suivre.)

R. O. PELLETIER.

---

(1) L'abbé Regnier ; "l'Orgue", Etude soixante-quatorzième ; extrait de Don Bédos.

## REVUE POLITIQUE

---

Il y a des temps où les passions politiques font relâche, où l'éclat des luttes s'atténue pour faire place à des préoccupations d'un genre plus pacifique. Les jouteurs à peine revenus des campagnes électorales oublient les questions que leurs ardentes discussions ont voulu rendre brûlantes; les chiffres appuyant telle et telle théorie économique, s'embrouillent dans leur intelligence après avoir embrouillé les électeurs; le mouvement général entraîne tout vers un autre point.

Les jours d'Exposition sont en ce pays l'une de ces périodes heureuses pendant lesquelles on met les acrimonies de côté pour ne songer qu'à se rendre compte de notre force agricole et industrielle, qu'à constater nos progrès et l'accroissement de notre bien être. Les esprits tendus vers cet objet sont momentanément d'accord, oublieux des dissensions passées et des dissensions futures.

Si ce point de vue était le seul ou le plus important à considérer dans la chose, il faudrait vite conclure à la fréquence encore plus rapprochée de ces grandes foires industrielles. Mais ce n'est là qu'un point de vue de chroniqueur auquel personne n'attachera d'importance, si ce n'est peut-être ceux qui songent à trouver cette espèce de pierre philosophale que l'on nomme l'union des partis.

Hors ce point de vue, je dirais volontiers que ces expositions sont trop fréquentes et que le public s'en lassera bientôt si on n'en diminue pas le nombre. Tenir en même temps une exposition générale à Halifax et deux ou trois expositions provinciales dans diverses autres villes, c'est trop pour une population de quatre millions. Il ne doit pas sous ce rapport y avoir de rivalité. Montréal s'est cru assez fort pour lutter, et les statistiques de son exposition qui ne sont pas officiellement connues montreront avec quels avantages cette

été a soutenu la lutte ; mais au lieu d'une exposition bien réussie et complète, nous en aurons eu quatre ou cinq qui auront laissé à désirer.

On peut aussi discuter la sagesse et l'opportunité d'un système d'expositions annuelles. Chaque année ramène sous nos yeux, à peu de chose près, les mêmes produits, les mêmes articles, nous offre en un mot le même spectacle avec quelques changements de décors. L'industrie n'a pas eu le temps de subir de notables modifications ; les progrès de l'agriculture, toujours lents, ne sont pas appréciables ; les races d'animaux n'ont pu sensiblement s'améliorer ; les changements enfin n'ont et ne peuvent avoir généralement rien de marquant. Ajoutons la confusion qui résulte dans le public de la profusion des prix et des récompenses. On n'y comprend plus rien. Chaque marchand peut afficher des succès sans que personne s'enquiert s'ils sont prétendus ou réels. Ce sera pure réclame, comme les mots " en gros et en détail " que le plus petit épicier du plus humble coin de rue affiche sur la porte de sa boutique, convaincu qu'il est nécessaire pour allécher la pratique de ne pas être en reste avec son rival de la rue voisine.

Une exposition générale tous les deux ans ou même tous les quatre ans serait amplement suffisante pour faire naître l'émulation, pour activer le progrès et pour satisfaire la curiosité. Nous avons déjà les expositions annuelles de comtés—excellentes choses plus propres à faire prospérer l'agriculture que les expositions générales où dominent les produits de l'industrie. Nous pourrions peut-être nous en contenter avec la perspective d'une grande foire périodique dans un vaste centre industriel. La spéculation n'y trouverait pas autant son compte ; Montréal verrait moins souvent ces flots de visiteurs qui encombrant ses hôtels, ses rues et ses places publiques ; mais le pays ne s'en trouverait pas plus mal et le public ne se laisserait pas de ces déploiements fastueux dont il pourrait mieux constater l'efficacité.

Disons, pour finir le sujet sur une note plus douce, que les expositions de cette année, ont eu autant de succès matériels que l'on pouvait en attendre.

Pendant que la population désireuse de constater les transformations industrielles et agricoles se transportait à Montréal, à Halifax, à Toronto etc., le premier ministre de la Confédération et le premier ministre de la province de Québec arrivaient d'Europe. Ils ont été salués par des démonstrations dignes de leur haute position. Sir John A. Macdonald n'est allé qu'en Angleterre; l'hon. M. Chapleau est allé jusqu'à Rome appuyer de sa position la cause de l'Université Laval. Au autour, il a fait visite au président de la République Française et à l'homme du jour M. Gambetta. Les discours prononcés par les deux premiers ministres à leur arrivée au Canada n'indiquent aucune question nouvelle soit pour la politique fédérale soit pour la politique provinciale.

Les ministres fédéraux sont presque tous revenus à la capitale. Ils ont visité pendant la belle saison différentes parties de la Confédération, afin de voir par eux-mêmes aux besoins, et de pouvoir répondre aux demandes. Sir Charles Tupper est dans la Colombie-Britannique; Sir Hector Langevin et l'hon. M. Caron ont visité les provinces maritimes et une partie de la province d'Ontario; les hon. MM. Aikens et Bowell sont allés au Manitoba. Ces mouvements des ministres sont devenus une nécessité sous notre gouvernement constitutionnel.

Les chefs de l'opposition ne sont pas restés inactifs, et MM. Blake, Laurier, Huntingdon ont fait une campagne active. La discussion se porte toujours sur la question économique; question qui est peut-être sur le point d'entrer dans une nouvelle phase. Il résulte des statistiques publiées que le surplus dans nos finances dépassera cette année quatre millions de dollars. C'est un gros chiffre—un dollar par tête; nous sommes si peu habitués à des fortunes de ce genre que nous en paraissions embarrassés. Le parti libéral, après avoir prédit, par la bouche de l'ex-ministre des finances, que le tarif protecteur ne ferait qu'accroître le nombre et le chiffre de nos déficits, est bien forcé de se rendre à l'évidence et d'admettre que les événements ne lui ont pas donné raison. Il change de note et parle de ce surplus comme d'une énormité. Il commence à dire au peuple qu'il est sur-

chargé et que la caisse publique regorge du surplus d'impôts qu'une législation sévère lui fait payer. Il va poser comme conclusion la diminution des droits. Serait-ce là la question de l'avenir ? le champ de bataille, l'arène politique des prochaines commices électorales ? Que les temps sont changés ! Naguère encore on ne se préoccupait que de mettre un terme à de ruineux déficits, et de fortes têtes s'ingéniaient à trouver les moyens d'arriver à cette fin désirée. Aujourd'hui, on se demandera avec passion sur les tréaux publics ce que l'on doit faire pour se débarrasser d'autant d'argent. Et le peuple écoutera.

\* \* \*

De France nous est dernièrement venue la nouvelle de la création d'un Crédit Mobilier devant opérer au Canada. Les capitaux français, si longtemps insensibles à nos appels, semblent maintenant venir par enchantement. Nous tombons de surprises agréables en agréables surprises. Après l'Union Sucrière, le Crédit Foncier; après ce dernier, le Crédit Mobilier, outre diverses compagnies d'exploitation minière dont les journaux nous ont quelquefois parlé. Le Canada s'est révélé aux yeux de son ancienne mère patrie; les relations commencées il y a deux ans à peine sont maintenant solidement établies et ne seront point discontinuées.

Il faut constater avec regret qu'il nous vient par surcroît de France quelque chose dont nous pourrions bien nous passer; je veux parler de ces petites feuilles immondes qui tournent en ridicule notre foi et nos croyances, feuilles que l'on voit maintenant en vente dans les rues de Montréal et dans les dépôts de journaux. Ne pourrait-on pas, au nom de la morale publique, établir un cordon sanitaire contre ces importations impures ? Laissons pénétrer dans le pays tout ce qui est bon, tout ce qui est utile; acceptons l'aide pécuniaire de la mère patrie si nous en avons besoin pour soutenir la lutte contre les nationalités étrangères. Mais que l'argent français n'ait pas pour suite nécessaire ce cortège de mauvais principes qui éclosent dans les bas-fonds parisiens. Nous en avons toujours trop de cela; et nous devons avoir garde

que l'esprit de notre population ne soit pas sali par des productions ordurières qui font tant de mal ailleurs. S'il existe des lois pour défendre la publication dans le pays de feuilles semblables, il doit en exister pour empêcher l'introduction de celles qui se produisent ailleurs. Appliquons-les sévèrement.

\* \* \*

Une session de la législature provinciale doit avoir lieu cette automne. Elle sera la cinquième et la dernière du présent parlement choisi sous l'administration Joly le premier de mai mil huit cent soixante et dix-huit. On ne peut prévoir encore quelles seront les questions discutées par cette chambre qui a fait son temps; il est probable que la session sera courte et que les élections auront lieu peu après.

On parle de changements prochains dans le ministère provincial; deux places de juge sont présentement vacantes, et l'une d'elles serait, dit-on, mise à la disposition de l'un des collègues de M. Chapleau. La minorité anglaise de cette province, qui a pris l'habitude d'accaparer plus que sa part, demande que le septième juge à être choisi dans le district de Montréal soit d'origine britannique. Il suffit de dire que cette ombrageuse minorité compte déjà trois juges sur six à la Cour Supérieure de Montréal et une égale proportion à la Cour d'Appel pour faire voir l'énormité et l'absurdité de ses prétentions. La constitution attribue au pouvoir fédéral la nomination des juges; la minorité anglaise qui se sent secrètement appuyée à Ottawa ne manque jamais de poser en victime pour arriver à ses vues ambitieuses. Mais sa demande est si évidemment mal fondée, que nous avons droit d'en espérer l'insuccès.

On parle beaucoup de réorganisation judiciaire en cette province, et c'est le sentiment général qu'il y a beaucoup à faire sous ce rapport. La commission nommée l'an dernier a commencé ses travaux, et l'on s'attend à un rapport important cet automne. Les législateurs sur le point de se séparer hésiteront probablement à entrer dans un aussi grave sujet; leurs oreilles seront plus attentives aux murmures

populaires qu'aux véritables besoins du pays. La grande voix du peuple qui les convie aux commices électorales aura pour eux des attractions particulières, et il faudra remettre à des législateurs moins distraits le soin d'améliorer l'administration de la justice.

La codification de nos lois est devenue un besoin. Il y a surtout un point extrêmement important. Depuis la Confédération, il a surgi une foule de nouveaux conflits ; il est devenu très difficile de fixer la limite des pouvoirs légiférants, et sur cette frontière contestée se sont livrées nombre de batailles légales. L'avantage n'est pas souvent restée aux provinces—le plus fort a mangé le plus faible. Depuis l'établissement de la Cour Suprême, nous avons été témoins d'une série d'empiètements sur les droits des provinces, et les déductions que la logique peut tirer des prémisses posées, des précédents, nous conduisent directement à la centralisation législative. Il devient urgent d'envisager le mal en face et urgent d'y remédier. Il faut poser dans des déclarations précises les principes contre lesquels nous ne permettrons pas d'empiètements.

C'est notre système entier de lois que l'on veut détruire pièce à pièce et sans secousses. Ne l'oublions pas, nous Canadiens-français qui tenons à la conservation de nos droits et de nos institutions, la Cour Suprême a été dès l'origine et est encore un instrument d'unification politique et législative. Elle conduit à l'annihilation virtuelle de nos législatures. Avec une cour ainsi constituée jugeant d'après de tels principes, le pacte fédéral devient un nonsens. Que l'on consulte les archives de cette haute cour d'Appel et l'on verra qu'il n'en est sorti aucun jugement favorable aux provinces. Un temps viendra, et je l'appelle de mes vœux, où un parti politique qui mettra en tête de son programme l'abolition de la Cour Suprême sera sûr de rencontrer les sympathies populaires surtout dans la province de Québec. Il se produira un courant semblable à celui qui a emporté la loi de faillite avec son cortège d'amendements.

Que nous sert de veiller avec un soin jaloux dans notre province sur nos lois si une haute cour peut, par quelques

décisions, en bouleverser toute l'économie ? Pourquoi vanter les garanties que nous donne l'autonomie provinciale, puisque le pouvoir qui siège à Ottawa tient dans sa main le moyen de la détruire ? Codifions nos lois, revisons nos statuts ; mais que ceux qui président aux destinées politiques de la nationalité canadienne-française n'oublient pas que pour nos lois, pour nos institutions et même pour notre langue, existe un danger permanent, la Cour Suprême. *Delenda est Carthago* ne cessait de dire Caton, témoin des efforts et des progrès de la rivale de Rome et pressentant pour sa patrie un danger prochain. Se trouvera-t-il parmi nous un Caton moderne pour redire le cri de guerre contre l'institution qui mine sourdement nos droits et qui nous conduit à la centralisation ?

\* \* \*

La question de l'Université Laval se discute présentement à Rome. Mgr Bourget s'est heureusement rendu en la Ville Eternelle dans les premiers jours de septembre, après avoir supporté ce long voyage sans trop de fatigues. Des rumeurs dont il est impossible d'indiquer exactement la source avaient jeté de l'inquiétude parmi les amis de ce vénérable vieillard. On le disait retenu à Paris par une grave indisposition ; mais on apprit peu après qu'au moment même où se répandaient ces faux bruits, Sa Grandeur, plein de santé et d'espoir, continuait tranquillement son voyage.

Du reste, ce ne sont pas les seules nouvelles inexactes qui aient circulé dans la presse au sujet de cette grande question. Avant même que les délégués fussent parvenus au Vatican l'on prétendait que la cause était jugée. Personne n'a ajouté foi à cette nouvelle trop prématurée. Il ne faut pas oublier que la question principale telle que vulgairement connue se complique d'un bon nombre de questions adjointes ou incidentes d'une importance non moins grave. Il est impossible que la Cour de Rome dispose en un mois de tous les griefs, et juge d'un seul coup tous les points. Nombre d'autres causes urgentes réclament chaque jour la sollicitude pontificale, et nous ne devons pas nous attendre

à ce que le Canada accapare pour lui seul l'attention de la Chaire Universelle. Une décision finale pour une date rapprochée n'est donc pas probable. On sait aussi que Rome n'intervient généralement pas dans une cause où se soulève une question légale, sans connaître préalablement la décision des tribunaux. Or, c'est présentement le cas; la loi obtenue de la législature de Québec ne règle pas le point légal; une contestation est possible et peut être portée, avec avantage, jusqu'au pied du trône de Sa Majesté Britannique. La loi obtenue ne change rien; elle fait simplement surgir une question nouvelle concernant les pouvoirs constitutionnels de nos législatures en pareille matière. La loi civile devant définitivement prévaloir, une décision trop prompte pourrait créer un conflit regrettable auquel la cour romaine ne s'exposera pas sans de graves motifs. Les parties pourraient être longtemps laissées dans le *statu quo*, et c'est peut-être le sens de la prétendue décision émanée de la commission romaine.

\*\*\*

Le dix-neuf septembre, un long mouvement d'émotion parti des Etats-Unis se répandait avec une intensité presque égale dans nos villes; à dix heures et trente-cinq minutes du soir se dénouait ce drame douloureux dont le monde entier était témoin, et finissait cette carrière à peine commencée du vingtième président des Etats-Unis, James A. Garfield. Frappé le 2 juillet par la balle d'un assassin, cette forte constitution a soutenu pendant deux mois et demi une lutte lugubre contre la mort. Le peuple américain était suspendu aux paroles des savants médecins attentifs à leur devoir; mais les soins empressés de la science n'ont pu donner à l'illustre malade que quatre-vingts jours de souffrance.

Jamais homme qui va mourir n'a vu autant de sympathies se presser à son chevet; jamais monarque n'est parti pour l'autre monde entouré d'une estime plus générale, d'une émotion plus vraie. L'œuvre de Guiteau ne rencontre que la réprobation même chez ces sectaires sanguinaires qui ne rêvent que le meurtre des puissants. Le procès de l'assassin va se dérouler au milieu d'un peuple qui a jugé d'avance

et qui réclame à grands cris la mort du coupable. Déjà un esprit fanatisé par une idée de vengeance s'est cru en droit d'attenter aux jours de Guiteau. Un nommé Mason, sergent militaire en garde autour de la prison, ayant aperçu à travers le soupirail d'une cellule la tête de Guiteau la prit pour point de mire de sa carabine. La balle, cette fois, a failli à sa tâche, et s'est contentée d'effleurer le but qu'elle devait atteindre. Guiteau a été trouvé tapi dans un coin de son cachot, en proie à des frayeurs folles. Le sergent Mason a été emprisonné. Son crime se complique d'une infraction grave à la discipline militaire; mais la nature et la force du sentiment qui l'a aveuglé lui vaudra le pardon.

Le vice-président Chester Allan Arthur est donc devenu de droit président de la République Américaine. Il arrive comme par hasard à cette charge suprême à laquelle il n'était pas destiné. Le choix du vice-président aux Etats-Unis se fait toujours sans beaucoup de soin, les éventualités de leur accession au pouvoir étant fort rares. Il s'agissait de ne pas trop mécontenter cette fraction du parti républicain qui demandait Grant—les *stalwarts*,—et on lui a réservé la charge de vice-président. Arthur, homme politique peu connu, était le président de l'association des *stalwarts* dans l'état de New-York, association dont l'ex-sénateur Roscoe Conkling était le chef véritable; c'est ce qui lui a valu l'honneur d'être le second de James A. Garfield. Les Etats-Unis seront donc encore gouvernés par un homme que la majorité n'a pas véritablement choisi; la faction Grant domine de nouveau de par la constitution, après avoir été vaincue il y a un an à peine.

Le public américain n'a pas vu d'un bon œil ce changement de gouvernement s'opérant de droit et donnant le haut du pavé à un parti impopulaire. Mais la constitution est là.

\*\*\*

Une dépêche annonçant l'intronisation de M. Santa-Maria comme président du Chili a attiré l'attention sur cette république heureuse et sur ses voisines terrassées. Aucun traité de paix définitive n'a encore été conclu, et les troupes chiliennes continuent l'occupation de la plus grande partie du territoire ennemi. Le Pérou n'a pas encore de gouvernement régulier, reconnu et bien posé. L'ex-dictateur Pierola, à la tête de quelques milliers de soldats, continue une défense plus ou moins habile, mêlée de succès et de revers; il commande encore dans une petite province de sa patrie ruinée. Le Chili finira sans doute par s'annexer une partie du territoire conquis, laissant le reste du pays à

lui-même. Il réclame une forte indemnité de guerre que le Pérou est impuissant à payer ; mais le revenu des provinces conquises et des dépôts de guano compensera en peu de temps les millions dépensés à la guerre. Le Chili est dans un état brillant de prospérité politique, agricole et industrielle ; il fait un commerce important avec les pays étrangers ; sa population atteint le chiffre de deux millions d'âmes. La république chilienne est la plus prospère et la plus calme intérieurement de toutes les républiques espagnoles de l'Amérique du Sud.

\* \* \*

Le télégraphe ne nous donne que peu de détails sur l'insurrection arabe en Algérie ; les journaux français ne sont guère plus explicites. Ils font beaucoup de commentaires ; mais la suite des faits nous échappe au milieu de ce flot de paroles. On peut déduire, de tout cela, que la France n'a pas à se réjouir beaucoup de la manière dont se passent les choses tant en Algérie qu'en Tunisie. Les maraudeurs arabes sont partout, hardis et audacieux. Les généraux français font mander des troupes et se déclarent impuissants à protéger la vie et la propriété des citoyens, si on ne leur donne de nombreux renforts. Le ministère est comme toujours indécis—M. Gambetta gardant sur la question un silence plein de prudence. Le télégraphe s'est permis de signaler des discussions dans le cabinet, et d'indiquer comme probable la retraite du général Farre. Rien ne s'est fait cependant et M. Farre siège toujours à côté de M. Ferry.

Cette insurrection n'a pas d'autre cause que la campagne de la France en Tunisie ; le fanatisme musulman est soulevé de nouveau contre les chrétiens. Toutes les tribus arabes du nord de l'Afrique, du Maroc à l'Égypte, sont en armes, excitées par la voix de leurs marabouts, et ne rêvant que l'extermination des Français. Descendants de ces terribles Maures qui au moyen-âge ont fait tant de fois trembler l'Europe, ils se croient encore destinés à la puissance. C'est le rêve de tout peuple déchu d'aspirer au rôle glorieux joué dans le passé. Ainsi les Italiens modernes se parent de la gloire des Romains antiques et revendiquent pour un avenir éloigné peut-être mais certain à leurs yeux, la succession de leurs lointains aïeux et la domination du monde. Les poètes, les orateurs n'oublient jamais de toucher à une corde dont ils connaissent la sensibilité ; et si leurs beaux mouvements oratoires ne leur donnent pas une place dans la postérité, il leur assurent au moins des satisfactions d'orgueil et des applaudissements. Les chefs religieux des Arabes savent faire jouer ces ressorts vulgaires, car aucune popula-

tion ne se fanatise plus facilement. La France aura avant peu une armée de cent cinquante mille hommes dans le nord de l'Afrique, et malgré ce vaste déploiement de force, la pacification de ces contrées ne se fera qu'avec lenteur.

La question tunisienne occupera à un haut degré l'attention de la nouvelle chambre française. Pour la première fois la république se sent forte et dominante; la question de la forme gouvernementale sera donc laissée complètement de côté. Les rangs de la droite ont été fortement décimés, et la suite de M. Gambetta a cru d'autant. La nouvelle chambre comptera 469 républicains de toutes nuances—en supposant, ce qui n'est pas douteux, que les colonies n'envoient que des députés républicains,—et 88 monarchistes, dont 47 bonapartistes et 41 royalistes. Les intransigeants de l'extrême gauche ne sont pas nombreux et ne pourront causer d'embarras bien formidables. Le groupe le plus fort en nombre est celui de l'Union républicaine—groupe Gambettiste. L'enfant de Cahors est le chef incontesté et incontestable de la majorité et par là de la France. Il ne reste plus qu'une barrière bien faible—le Sénat. Ce peuple a besoin d'un maître. Il aspire à sentir les rênes; et la forme républicaine, qui ne répond nullement à ses aspirations, ne sert qu'à permettre aux ambitions de lutter d'ardeur et d'intrigues pour arriver au sommet convoité.

\*\*\*

La France descend rapidement dans la voie du radicalisme. Depuis que les chambres se sont transportées à Paris, elles semblent entraînées davantage par le courant révolutionnaire. Un homme est là audessus de tout, dominant de toute la hauteur d'un prestige exagéré les hommes de son temps. Simple avocat en 1870, il est maintenant le dictateur de la France; pauvre il y a dix ans, on le dit aujourd'hui millionnaire. Qui est-il? Qu'a-t-il fait? Est-ce un vaillant guerrier, un grand génie? Ses discours portent-ils la marque d'un profond jugement? Non. La suite de ses actes ne nous montre qu'un intrigant d'un flair et d'une perspicacité peu ordinaires. Il est habile à toucher la corde populaire, à flatter la passion du moment, à s'emparer de l'idée de la majorité et à la faire sienne. Quel est son but? Où conduit-il la France? Le sait-il? Il n'a qu'un objectif—lui-même. C'est un ballon qui veut monter et monter toujours jusqu'à ce qu'il crève. La descente sera rapide. En attendant, il règne; il fait et défait les ministères tout en gardant une haute position irresponsable. Ce sera l'un des phénomènes les plus étranges que nous redira l'histoire du parlementarisme.

Si la France doit devenir définitivement républicaine, on peut se demander quels nouveaux destins lui sont réservés. Dépourvue de ses antiques formes gouvernementales, placée sur des assises sociales tout autres, la nation française ne pourra garder dans l'histoire la part qu'elle y a prise autrefois et qui a fait sa gloire. Son rôle futur sera peut-être brillant, éclatant ; mais il ne sera pas du même genre et il aura des résultats différents. La France d'ailleurs demeure presque stationnaire pendant que ses rivales croissent rapidement en force et en puissance. Malgré cela elle occupe encore et elle occupera longtemps un rang élevé dans l'attention du monde, à cause de son passé et à cause de l'influence que sa civilisation exerce au loin. A la tête des races latines, la nation française leur donne ses idées, ses principes, ses défauts, ses sophismes, et jusqu'au ton de ses journaux. L'Italie et l'Espagne ne semblent être que d'imparfaites imitatrices de leur grande voisine ; elles suivent de loin et comme entraînées par une attraction irrésistible le mouvement qui part de Paris. Mais cette espèce de sceptre a besoin d'être porté d'une main ferme, et la France avec ses inconstances politiques, ses changements capricieux et sa tendance à la révolution, finira par le perdre.

La République de Gambetta ne s'est encore signalée que par son esprit d'intolérance et d'oppression. Elle est, disent les agences télégraphiques, sur le point de s'avancer plus profondément dans cette voie ; Gambetta demanderait à la nouvelle chambre la confiscation des biens dits de main-morte c'est-à-dire des biens appartenant aux communautés religieuses. Ce sera donc une guerre ouverte à la religion. Beaucoup de gouvernements plus forts que celui de Gambetta ont déjà tenté la lutte et ont été misérablement vaincus. On ne s'attaquait qu'aux Jésuites, disait-on l'an dernier ; les naïfs qui ont pu croire ces protestations doivent être désabusés. Nous verrons avant longtemps à l'œuvre la nouvelle majorité républicaine et tout fait prévoir qu'elle bouleversera en deux ou trois sessions ce que les assemblées précédentes ont respecté.

\*\*\*

Une réaction considérable contre la politique de M. Gladstone est déjà manifeste en Angleterre. Des élections partielles qui viennent d'avoir lieu ont donné au parti tory l'espoir de faire échec avant longtemps à son vainqueur. La loi agraire ne règle pas, même pour un temps, la question irlandaise ; elle a mécontenté un côté sans satisfaire l'autre, et ce sera à recommencer. L'Irlande est cependant plus tranquille. Parnell a perdu de son prestige et la ligue

agraire qu'il dirige ne rencontre plus les sympathies générales. Les agitateurs deviennent impopulaires, et leurs déclamations sont sans effet. Des symptômes de ce changement dans les esprits, s'étaient déjà plusieurs fois manifestés. Le clergé, ennemi des mesures violentes, n'a jamais fait cause commune avec ceux qui prêchent la révolte, et qui ne demandent en définitive que l'indépendance de l'Irlande, et il est encore le guide le plus influent de ces populations malheureuses.

Le dernier recensement a montré que la population de l'Irlande continue à décroître. On compte aujourd'hui dans l'île un quart de million d'habitants de moins qu'en 1871. Par contre la population de l'Angleterre a cru considérablement : Londres seule a augmenté d'un demi million.

Il se produit dans les centres manufacturiers de l'Angleterre, un mouvement assez prononcé vers un changement de politique douanière. Presque tous les pays européens, suivant l'exemple des Etats-Unis, ont élevé les droits d'importation et ont créé sur leur territoire des industries rivales. Le commerce anglais s'en est fortement ressenti, et se demande s'il ne serait pas temps pour lui d'user de représailles. Le traité de commerce existant entre la France et la Grande Bretagne expire le huit novembre et les négociations commencées pour la conclusion d'un traité sur de nouvelles bases ont été suspendues. La France songerait aussi à protéger ses industries, ce que l'Angleterre voit d'un œil chagrin.

Une révolte militaire en Egypte appelle sur ce pays l'attention conjointe de la France et de l'Angleterre. Le Khédivé s'est trouvé à la merci d'une soldatesque rebelle, dirigée par le colonel Ourabie. Les insurgés demandaient des changements dans le ministère et l'augmentation de l'armée. On croit voir dans le tout une intrigue de la Porte.

La diplomatie européenne a commenté en tous sens l'entrevue des empereurs d'Allemagne et de Russie à Dantzig. On a parlé de triple alliance entre les trois empires voisins, ce qui est toujours de mauvais présage pour quelque faible état européen. La Pologne est disparue de la carte du monde sous l'effort combiné de ces trois pouvoirs qui, aujourd'hui, pousseraient leurs convoitises vers la Turquie. Bismark assistait à l'entrevue de Dantzig ; c'est un point à noter. Les autres puissances européennes sont sans point d'appui. L'entente de la cour allemande avec le Vatican a enlevé à l'Italie l'espoir d'une alliance prussienne, et l'Angleterre et la France ont trop de difficultés diverses entre elles pour devenir des alliées politiques capables de compenser la triple alliance.

GUSTAVE LAMOTHE.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

A TIRE D'AILE par René Des Chenais. Paris, Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, 1881.

M. DesChenais a compris la mission du poète. Pour lui l'idéal ne se trouve pas dans cette matière qu'on exalte tant de nos jours, ni même dans cette harmonie vague et indéfinissable de la Nature à qui l'on rend les honneurs divins qu'on refuse au Créateur. Il croit à l'existence d'un monde autre que celui que nous habitons pendant quelques jours, et il considère la poésie non comme ce langage qui ne chante que le plaisir ou la passion, mais comme la forme la plus parfaite du beau qui, ainsi qu'on l'a si bien dit, est la splendeur du vrai. Fort de cette conviction il n'hésite pas à se déclarer catholique en présence d'un monde incrédule, et spiritualiste en face d'une littérature presque exclusivement matérialiste. Poète, "à vous notre salut d'honneur!"

Il y a tous les genres dans ce petit recueil, car le poète sait, avec une égale facilité,

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Tantôt il nous chante les charmes de la campagne, et nous entendons les cloches du soir, le murmure de la brise ou le bruit de la tempête. Tantôt il s'épanche en lamentations sur le sort de sa malheureuse patrie écrasée sous le talon du vainqueur ou livrée sans merci à la rage d'une horde athée. Jamais il n'oublie qu'il est catholique avant même d'être poète et il appelle de tous ses vœux le triomphe de l'Eglise. Autant ses strophes sont douces et harmonieuses quand il ne s'agit que de l'*Angelus du matin* ou d'un gracieux paysage, autant sa poésie est forte et j'allais dire énergique quand il combat les ennemis de son pays ou ceux de son Dieu. Mais cueillons quelques fleurs dans ce charmant parler et présentons-les au lecteur pour qu'il puisse voir que nous n'exagérons nullement.

A notre avis un des plus jolis morceaux c'est *Angelus du matin*. Citons en quelques vers. C'est d'abord la description d'une vallée.

Je connais une vallée  
Isolée,  
Silencieuse et voilée  
Sous d'épais ombrages verts.  
Si paisible est sa retraite  
Si discrète.  
On dirait que Dieu l'a faite  
Pour la cacher aux déserts.

Tout serait à citer dans ce charmant petit poème mais nous passerons immédiatement à la description de la chapelle.

Point de moulin, de chaumière  
Mais derrière,  
Sur l'herbe et sur la bruyère,  
Tout là-bas, dans un recoin,  
Avec sa flèche légère,  
Droite et fière,  
Une chapelle de pierre  
Vieille, gardienne et témoin.

Quelle jolie description ! On voit cette gracieuse petite chapelle ; l'auteur est peintre ! Mais il est doué d'un pouvoir encore plus merveilleux, car nous fera entendre le son de la cloche qui se balance dans la vieille tour. Écoutons :

Sitôt que la fraîche aurore  
Vient d'éclorre ;  
Quand l'horizon se colore  
Des premiers reflets du jour ;  
Dès qu'au matin l'hirondelle  
Ouvre l'aile,  
La cloche de la chapelle  
Sonne *Angelus* dans la tour.

Ensuite le poète nous explique le sens de ce cantique incomparable qui s'appelle l'*Angelus*. Vraiment on croirait lire quelque Dante du treizième siècle !

Quand la cloche se balance,  
Sa cadence.  
Est la note d'espérance  
Que donne l'ange des cieux.  
La cloche, c'est la prière...  
Quant la terre  
L'écoute, le monde espère  
Et l'homme lève les yeux.

Nous ne citerons plus que la dernière strophe ; le poète s'adresse à la cloche.

Chante au monde qui s'incline  
En ruine ;  
Et jamais, cloche divine,  
Ne te lasse de chanter,  
Pour que l'homme, esprit et cendre,  
A l'entendre,  
Oublie enfin de descendre  
Et s'accoutume à monter.

Nous pourrions signaler plusieurs autres petits poèmes dans le genre léger comme *Mon luth*, *La buche de Noël* et *A mon carnet*. Ce dernier surtout petite d'esprit. On lira aussi avec plaisir *La mansarde*, *Paysage*, *Angelus du soir* et *La tempête*.

Mais la corde qui vibre surtout chez M. DesChenais, c'est la corde patriotique, Le poète pleure toujours les malheurs de sa patrie au grand désastre de 1870-71, et la plupart de ses poèmes sont datés de ces sombres années. Tantôt c'est le récit de quelque action glorieuse comme *La charge*, *La vallée*, tantôt c'est le désespoir qui dicte au poète des morceaux tels que *Un champ de seigte* et *La grand'mère*. Cependant nous donnerions la palme à deux pièces intitulées la première *Un curé*, la seconde *Un jésuite*. C'est partout le prêtre qui aime sa patrie comme il aime son Dieu et qui sait mourir pour elle ou conduire ses soldats à la victoire. On nous permettra de faire ici quelques citations. Le *Curé* c'est un prêtre que les Prussiens somment de trahir un soldat de la France. Le bon curé n'a pas peur de la mort ; il refuse et répond :

Mon crâne est assez blanc, je pense,  
Je le crois mur pour le trépas,  
Mais ce soldat est la France,  
Et la Prusse ne l'aura pas !

Le dénoûment ne se fait guère attendre.

Le Prussien est fou de colère,  
Il vise à la tempe et fait feu,  
Et le vieux curé roule à terre :  
" Vive la France ! France adieu ! "

Le *Jésuite* n'est pas moins héroïque, mais il n'est pas appelé à répandre son sang pour la France. On l'a attaché comme aumônier à un bataillon de francs-tireurs où il s'attire d'abord moqueries et sarcasmes.

On était alors loin des ennemis.

Cependant peu à peu on commence à l'admirer, à l'aimer même, mais on ne partage pas ses croyances. Le bataillon est campé près d'un village et le prêtre demande aux soldats :

Qui voudra servir ma messe demain ?

L'église est proche, il fait beau temps, mais les francs-tireurs gardent le silence. Le jésuite se rend donc seul et dit sa messe dans la pauvre chapelle. Cinq jours après, arrivent les Bavares ; ils brûlent le village, en chassent les français et mettent leurs chevaux dans la blanche église. Le lendemain est un dimanche et l'on se dispose à battre la retraite, mais le jésuite arrive et demande encore :

Qui voudra servir ma messe demain ?

Il leur rappelle qu'ils n'ont pas voulu la servir le dimanche d'auparavant et depuis ce jour les ennemis ont pris le village et l'église. Il ajoute :

Moi j'y vais demain. Qui veut y venir ?  
Car, je l'ai juré, j'y dirai la messe..  
Qui veut la servir ? Je tiens ma promesse !

Le lendemain l'aumônier part et le bataillon l'escorte,

Fusil sur l'épaule et marche guerrière,

et l'on surprend le village.

A midi la place était reconquise,  
Et les Bavares fuyaient éperdus.  
Et les francs-tireurs s'étaient bien battus,  
Et le bon jésuite, au fond de l'église,  
Célébrait sa messe en face de tous...  
Et chaque soldat priait à genoux.

M. DesChesnais a une verve toute satirique. Heureusement il ne s'attaque qu'à ce qui mérite la réprobation universelle, mais alors il donne libre cours à son indignation et ses expressions sont d'une force et d'une énergie toujours écrasante et quelquefois même exagérée. Nous pourrions signaler dans ce genre le petit morceau intitulé *Silhouette*. Le poète flétrit aussi les persécuteurs de la religion en France dans *La foule*, *La loterie*, *Ad Seniores*, et *L'héritage de Napoléon*. Enfin dans le poème *Ce que j'espère*, l'un des meilleurs du recueil, il décrit son idéal de la France Chrétienne. Nous en citerons la dernière strophe qui résume toute la pensée de l'auteur.

Ce que j'espère, ô mon pays  
 C'est ton peuple n'ayant qu'une âme,  
 N'ayant qu'un cœur ; ce sont tes fils,  
 Tes ouvriers, dans Notre-Dame,  
 En face du grand Crucifix  
 Frères dans la même espérance,  
 Chantant au Christ, ô mon pays,  
 Le *Te Deum* pour notre France.

Il y a d'autres morceaux que nous voudrions citer, mais l'espace nous manque. Nous croyons cependant avoir assez dit pour faire connaître le recueil de M. DesChesnais et pour donner au lecteur le désir de le lire lui-même, car ce livre mérite une place d'honneur dans toutes nos bibliothèques. Le poète n'écrit que pour défendre la religion, exalter le patriotisme et confondre le matérialisme de nos jours. Il ne désespère pas de la bonne cause et il s'écrie en terminant :

La foi n'est pas tuée encore,  
 Laissons la haine aux oppresseurs :  
 L'âpre rancune les dévore ;  
 Nous, ayons l'amour dans nos cœurs.  
 Eux sont la mort, soyons la vie.  
 N'ayons qu'un but, la vérité...  
 Tout pour l'Eglise et la Patrie,  
 Pour le Christ et la liberté.

Un tel poète mérite tous nos suffrages.

---

ANNUAIRE DU SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI, pour l'année scolaire 1880-81, numéro 1.  
 Chicoutimi, Imprimerie du Séminaire, 1881.

Cette petite brochure nous donne un compte rendu très-intéressant des progrès d'une institution qui est dans l'enfance. On y publie le programme des études et une liste des élèves de ce séminaire qui est destiné à faire un grand bien dans le district du Saguenay et du lac St-Jean.

---

On nous envoie une circulaire qui annonce la publication d'une HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS DANS TOUTE L'AMÉRIQUE DU NORD par notre savant collaborateur M. Beujamin Sulte. Ce sera un ouvrage en huit volumes avec un grand nombre de belles gravures. On nous a montré quelques feuilles de cette magnifique publication et nous pouvons dire que jamais rien de semblable n'a été fait sur notre histoire. Nous apprenons avec plaisir que les éditeurs, Wilson et Cie, 89 rue St-Jacques, Montréal, ont déjà reçu un encouragement qui ne permet plus de douter du succès de cette tentative. Nous analyserons ces volumes à mesure que nous les recevrons.

---

Nous recevons aussi les numéros de Juin et de Juillet de LA REVUE LIONNAISE, publication mensuelle fondée à Lyon au commencement de cette année. Nous y trouvons des articles fort remarquables.

P. B. MIGNAULT.